

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

ÉTÉ 1924

CAHIER I

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

PAUL VALÉRY

LETTRE

LÉON-PAUL FARGUE

ÉPAISSEURS

VALÉRY LARBAUD

CE VICE IMPUNI, LA LECTURE

St J. PERSE

AMITIÉ DU PRINCE

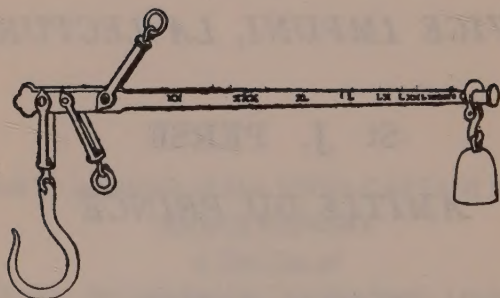
JAMES JOYCE

ULYSSE — FRAGMENTS

TPADUCTION DE MM. VALÉRY LARBAUD ET AUGUSTE MOREL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 1.600 EXEMPLAIRES
DONT 50 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 50, 150 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 51 A 200,
ET 1.400 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 201 A 1.600.

N^o 1558



LETTRE

Mon ami, me voici loin de vous. Nous nous parlions et je vous écris. C'est, *si l'on veut*, une chose bien étrange.

Vous allez voir que je suis dans une disposition à m'émerveiller.

Le retour même à ce Paris, après une assez longue absence, m'est apparu sous quelque espèce métaphysique. — Je ne parle pas seulement du retour matériel, noir sacrifice d'une nuit au vacarme et aux saccades. Le corps inerte et vivant s'abandonne aux corps morts et mouvants qui le transportent. Le rapide a une idée fixe qui est la Ville. On est le captif de son idéal, le jouet de sa fureur monotone. Il faut subir des millions de coups frappés à la cantonade, et ces rythmes et ces ruptures de rythmes, ces battements et gémissements mécaniques, — tout le tapage forcené de je ne sais quelle fabrique de vitesse. On est ivre de

fantômes qui tournent, de visions versées au néant, de lumières arrachées. Le métal que forge la marche dans l'ombre fait rêver que le Temps personnel et brutal attaque et désagrége la dure et profonde distance. Surexcité, accablé de sévices, le cerveau, de soi-même, et sans qu'il le sache, engendre nécessairement toute une littérature moderne...

Parfois la sensation se fait stationnaire. L'ensemble des cahots ne mène à rien. Le total du déplacement se compose d'une infinité de redites ; chaque instant vient convaincre l'autre que l'on n'arrivera jamais...

Peut-être l'éternité et l'enfer sont-ils les naïves expressions de quelque voyage inévitable ?

A force, toutefois, de tant d'agitation de nos os et de nos idées dans les ténèbres, le soleil et Paris sortent enfin du jeu.

Mais l'être de l'esprit, — *le petit homme qui est dans l'homme*, — (et qui est toujours supposé dans la grossière imagination que nous nous faisons de la connaissance), opère de son côté son changement de présence.

Il ne circule point comme la conscience, dans une fantasmagorie de visions et un tumulte de phénomènes. Il voyage selon sa nature, et *dans sa nature même*. Je m'estimerais beaucoup si je savais me représenter son opération. Si je savais vous la décrire, cette estime pour moi grandirait en moi à l'infini. Mais il n'en est pas question..

Je me figure donc, comme je puis, que le sentiment du changement de notre séjour s'accompagne dans quelque substance inconnue et qui nous est essentielle, d'un travail de détachement et de renouement subtils. C'est une classification profonde qui se transforme. A peine le départ résolu, et bien avant que le corps ne s'y mette, l'idée seule que tout va changer autour de nous intime à notre système caché une modification mystérieuse. De sentir que l'on s'en va, toutes choses encore tangibles en perdent presque aussitôt leur existence prochaine. Elles sont comme frappées dans les puissances de leur présence, dont quelques-unes s'évanouissent. Hier encore, vous étiez près de moi, et il y avait en moi une secrète personne déjà toute dis-

posée à ne plus vous voir de longtemps. Je ne vous trouvais plus dans le temps rapproché, et cependant je vous tenais la main. Vous m'étiez coloré d'absence, et comme condamné à ne point avoir d'avenir imminent. Je vous regardais de près, je vous voyais au loin. Vos mêmes regards ne contenaient plus de durée. Il me semblait qu'il y eût entre vous et moi *deux distances*, — l'une encore insensible, l'autre immense déjà ; et je ne savais pas quelle il fallait prendre pour la plus réelle des deux...

J'ai observé, pendant le trajet, s'altérer les attentes de mon âme. Certains ressorts se détendent, d'autres se roidissent. Nos prévisions inconscientes, nos étonnements éventuels échangent leurs positions profondes. Si je vous rencontrais demain, ce me serait une grande surprise...

Tout à coup je me sentis à Paris, quelques heures avant que d'y être. Je reprenais sensiblement mes esprits parisiens qui s'étaient un peu dissipés dans mes voyages. Ils s'étaient réduits à des souvenirs ; ils rede-

venaient maintenant des valeurs vivantes et des ressources que l'on doit utiliser à chaque instant.

Quel démon que celui de l'analogie abstraite ! — Vous savez comme il me tourmente quelquefois ! — Il me soufflait de comparer cette altération indéfinissable qui se passait en moi, à un changement assez brusque de certaines *probabilités* mentales. Telle réponse, tel mouvement, telle action de notre visage, qui sont à Paris les effets instantanés de nos impressions, ne nous sont plus si naturels quand nous sommes retirés à la campagne, ou plongés dans un milieu suffisamment écarté. Le spontané n'est plus le même. Nous ne sommes prêts à répondre qu'à ce qui est *probablement voisin*.

On en tirerait de curieuses conséquences. Un physicien hardi, qui ferait entrer les vivants, et même les cœurs, dans ses desseins, se risquerait peut-être à définir un éloignement par une certaine distribution intérieure...

J'ai grande peur, mon vieil ami, que nous ne soyons faits de bien des choses qui nous ignorent. Et

c'est en quoi nous nous ignorons. S'il y en a une infinité, toute méditation est vaine...

Je me sentais donc ressaisir par un autre système de vie, et je connaissais mon retour comme une sorte de rêve de ce monde où je revenais. Une ville où la vie verbale est plus puissante, plus diverse, plus active et capricieuse qu'en toute autre, se préparait en moi par l'idée d'une confusion étincelante. Le dur murmure du train prêtait à ma distraction imagée l'accompagnement de la rumeur d'une ruche.

Il me semblait que nous avancions vers un nuage de propos. Mille gloires en évolution, mille titres d'ouvrages par seconde paraissaient, périssaient indistinctement dans cette nébuleuse grandissante. Je ne savais pas si je voyais ou si j'entendais cette agitation insensée. Il y avait des écritures qui criaient, des paroles qui étaient des hommes, et des hommes qui étaient des noms... Point de lieu sur la terre, pensai-je, où le langage ait plus de fréquence, plus de résonances,

moins de réserve, qu'en ce Paris où la littérature, et la science, et les arts, et la politique d'un grand pays sont jalousement concentrés. Les Français ont amassé toutes leurs idées dans une enceinte. Nous y vivons dans notre feu.

Dire ; redire ; contredire ; prédire ; médire... Tous ces verbes ensemble me résumaient le bourdonnement du paradis de la parole.

Quoi de plus fatigant que de concevoir le chaos d'une multitude d'esprits ? — Chaque pensée dans ce tumulte trouve sa pareille, son adverse, son antécédente et sa suivante. Tant de similitudes, tant d'imprévu la découragent.

Imaginez-vous le désordre incomparable qu'entretiennent dix mille êtres essentiellement singuliers ? Songez à la *température* que peut produire dans ce lieu un si grand nombre *d'amours propres* qui s'y comparent. Paris enferme, et combine, et consomme ou consume la plupart des brillants infortunés que leurs destins ont appelés aux *professions délirantes*... Je nomme ainsi tous ces métiers dont le principal instrument est

l'opinion que l'on a de soi-même, et dont la matière première est l'opinion que les autres ont de vous. Les personnes qui les exercent, vouées à une éternelle candidature, sont nécessairement toujours affligées d'un certain délire des grandeurs qu'un certain délire de la persécution traverse et tourmente sans répit. Chez ce peuple d'uniques règne la loi de faire ce que nul n'a jamais fait, et que nul jamais ne fera. C'est du moins la loi des *meilleurs*, c'est-à-dire de ceux qui ont le cœur de vouloir nettement quelque chose d'absurde... Ils ne vivent que pour obtenir et rendre durable l'illusion d'être seuls, — car la supériorité n'est qu'une solitude située sur les limites actuelles d'une espèce. Ils fondent chacun son existence sur l'inexistence des autres, mais auxquels il faut arracher leur consentement qu'ils n'existent pas... Remarquez bien que je ne fais que de déduire ce qui est enveloppé dans ce qui se voit. Si vous doutez, cherchez donc à quoi tend un travail qui doit ne pouvoir absolument être fait que par un individu déterminé, et qui dépend de la particularité de cet homme ? Songez à la signification

véritable d'une hiérarchie fondée sur la rareté. — Je m'amuse parfois d'une image *physique* de nos cœurs, qui sont faits intimement d'une énorme injustice et d'une petite justice combinées. J'imagine qu'il y a dans chacun de nous un atome important entre nos atomes, et constitué par deux *grains d'énergie* qui voudraient bien se séparer. Ce sont des énergies contradictoires mais indivisibles. La nature les a jointes pour toujours, quoique furieusement ennemies. L'une est l'éternel mouvement d'un gros *électron positif*, et ce mouvement inépuisable engendre une suite de sons graves où l'oreille intérieure distingue sans nulle peine une profonde phrase monotone : *Il n'y a que moi. Il n'y a que moi. Il n'y a que moi, moi, moi...* Quant au petit électron radicalement *négatif*, il crie à l'extrême de l'aigu, et perce et reperce de la sorte la plus cruelle le thème égotiste de l'autre : *Oui, mais il y a un tel... Oui, mais il y a un tel... Tel, tel, tel. Et tel autre !...* Car le nom change assez souvent...

Bizarre royaume où toutes les belles choses qui s'y produisent sont une amère nourriture pour toutes les

âmes moins une. Et plus elles sont belles, plus amèrement ressenties.

Tenez encore. Il me semble que chaque mortel possède tout auprès du centre de sa machine, et en belle place parmi les instruments de la navigation de sa vie, un petit appareil d'une sensibilité incroyable qui lui marque l'état de l'amour de soi. On y lit que l'on s'admire, que l'on s'adore, que l'on se fait horreur, que l'on se raye de l'existence ; et quelque vivant *index*, qui tremble sur le cadran secret, hésite terriblement prestement entre le zéro d'être une bête et le maximum d'être un dieu.

Eh bien, mon tendre ami, si vous voulez comprendre quelque chose à bien des choses, il faut songer qu'un appareil si vital et si délicat est le jouet du premier venu.

Et sans doute, il est des hommes étranges en qui cette aiguille cachée marque toujours le point opposé de celui que l'on gagerait qu'elle indiquât. Ils se haïssent au moment même de l'estime universelle, et au contraire dans le contraire. Mais nous savons qu'il

n'est plus de lois toutes satisfaites. Il n'est plus que des à peu près...

Et le train filait toujours, rejetant violemment peupliers, vaches, hangars, et toutes choses terrestres, comme s'il avait soif, comme s'il courait à la pensée pure, ou vers quelque étoile à rejoindre. Quel but suprême peut exiger un ravissement si brutal, et un renvoi si vif de paysages à tous les diables ?

Nous approchions de la nuée. Des noms s'illuminaient, d'autres pâlissaient. Le ciel s'emplissait de météores politiques et littéraires. Les surprises crépitaient. Les doux bêlaient, les aigres miaulaient, les gras mugissaient, les maigres rugissaient.

Les partis, les écoles, les salons, les cafés, tout se faisait entendre. L'air ne suffisant plus, l'éther se chargeait de messages. On était assourdi par le cliquetis d'un duel dont les épées étaient des éclairs, et bien des pauvretés se propageaient jusqu'aux extrémités du monde avec la vitesse de la lumière.

Je vous prie de m'excuser de cet abus que je fais de l'imparfait de l'indicatif ; mais il est le *temps* de

l'incohérence, et je m'aperçois que je suis en train de vous peindre, si c'est là une peinture, la plus grande incohérence concevable. J'y ajouterai quelques traits au moyen de quelques autres imparfaits.

Je voyais en esprit le marché, la bourse, le bazar occidental des échanges des phantasmes. J'étais occupé des merveilles de l'instable, de sa durée étonnante, de la force des paradoxes, de la résistance des choses usées... Tout se figurait. Les luttes abstraites prenaient forme de diableries. La mode et l'éternité se colletaient. Le rétrograde et l'avancé se disputaient le point d'où l'on tombe. Les nouveautés même nouvelles enfaient des conséquences très anciennes. Ce que le silence avait élaboré se vendait à la criée... Enfin, tous les événements spirituels possibles se produisaient rapidement devant mon âme encore à demi endormie. Elle était saisie de terreur, de dégoût, de désespoir, et d'une affreuse curiosité, en contemplant, toute lasse et confuse, le spectacle idéal de cette immense activité que l'on nomme *intellectuelle*...

— INTELLECTUELLE ?...

Ce mot énorme, qui m'était venu vaguement, *bloqua* net tout mon train de visions. Drôle de chose que le choc d'un mot dans une tête ! Toute la masse du *faux* en pleine vitesse saute brusquement hors de la ligne du *vrai*...

Intellectuelle ?... Point de réponse. Point d'idées. Des arbres, des disques, des harpes infinies sur les fils horizontaux desquelles volaient plaines, châteaux, fumées... Je regardais en moi avec des yeux étrangers. Je butais dans ce que je venais de créer. Ahuri, au milieu des débris de l'intelligible, je retrouvai inerte et comme renversé, ce grand mot qui avait causé la catastrophe. Il était sans doute un peu trop long pour les courbes de ma pensée...

— *Intellectuelle*... Tout le monde à ma place aurait compris. Mais moi !...

— Vous le savez, cher Vous, que je suis un esprit de la plus ténébreuse espèce. Vous le savez par expérience, et le savez encore mieux pour l'avoir cent fois ouï dire. Il ne manque point de personnes, et doctes, et bénignes et bien disposées, qui attendent pour me

lire que l'on m'ait traduit en français. Elles s'en plaignent vers le public, lui exposent des citations de mes vers où je confesse qu'elles doivent s'embarrasser. Même, elles tirent une juste gloire de ne point entendre quelque chose ; ce que d'autres cacheraient. « *Modeste tamen et circumspecto judicio pronuntiandum est*, dit Quintilien, dans un endroit que Racine a pris soin de traduire, — *ne quod pleribus accidit, damnent quæ non intelligunt* ». Mais moi, je suis désespéré d'affliger ces amateurs de lumière. Rien ne m'attire que la clarté. Hélas ! Ami de moi, je vous assure que je n'en trouve presque point. Je mets ceci dans votre oreille toute proche. N'allez point le répandre. Gardez excessivement mon secret. Oui, la clarté pour moi est si peu commune que je n'en vois sur toute l'étendue du monde, — et singulièrement du monde pensant et écrivant, — que dans la proportion du diamant à la masse de la planète. Les ténèbres que l'on me prête sont vaines et transparentes auprès de celles que je découvre un peu partout. Heureux les autres, qui conviennent avec eux-mêmes qu'ils s'entendent parfaite-

ment ! Ils écrivent, ils parlent sans trembler. Vous sentez comme j'envie tous ces humains lucides dont les ouvrages font que l'on songe à la douce facilité du soleil dans un univers de cristal... Ma mauvaise conscience me suggère parfois de les incriminer pour me défendre. Elle me murmure qu'il n'y a que ceux qui ne cherchent rien qui ne rencontrent jamais l'obscurité, et qu'il ne faut proposer aux gens que ce qu'ils savent. Mais je m'examine dans le fond, et il faut bien que je consente à ce que disent tant de personnes distinguées. Je suis fait véritablement, mon ami, d'un malheureux esprit qui n'est jamais bien sûr d'avoir compris ce qu'il a compris sans s'en apercevoir. Je discerne fort mal ce qui est clair sans réflexion de ce qui est positivement obscur... Cette faiblesse, sans doute, est le principe de mes ténèbres. Je me méfie de tous les mots, car la moindre méditation rend absurde que l'on s'y fie. J'en suis venu, hélas, à comparer ces paroles par lesquelles on traverse si lestement l'espace d'une pensée, à des planches légères jetées sur un abîme, qui souffrent le passage et point la station. L'homme en

vif mouvement les emprunte et se sauve ; mais qu'il insiste le moins du monde, ce peu de temps les rompt et tout s'en va dans les profondeurs. Qui se hâte *a compris* ; il ne faut point s'appesantir : on trouverait bientôt que les plus clairs discours sont tissés de termes obscurs.

Tout ceci me pourrait induire en de grands et charmants développements dont je vous fais grâce. Une lettre est littérature. C'est une loi étroite de la littérature qu'il ne faut rien creuser à fond. C'est aussi le vœu général. Voyez de toutes parts.

J'étais donc dans mon propre gouffre, — qui pour être le mien n'en était pas moins gouffre, — j'étais donc dans mon propre gouffre, incapable d'expliquer à un enfant, à un sauvage, à un archange, — à moi-même, — ce mot : *Intellectuel* qui ne donne aucun mal à qui que ce soit.

Ce n'étaient point les images qui me manquaient. Mais au contraire, à chaque consultation de mon esprit par ce terrible mot, l'oracle répondait par une

image différente. Toutes étaient naïves. Aucune exactement n'annulait la sensation de ne point comprendre.

Il me venait des lambeaux de rêve.

Je formais des figures que j'appelais des « Intellectuels ». Hommes presque immobiles qui causaient de grands mouvements dans le monde. Ou hommes très animés, dont les vives actions de leurs mains et de leurs bouches manifestaient des puissances imperceptibles et des objets invisibles par essence... Je vous demande pardon de vous dire la vérité. Je voyais ce que je voyais.

Hommes de *pensée*, Hommes de *lettres*, Hommes de *science*, *Artistes*, — Causes, causes vivantes, causes individuées, causes minimales, causes contenant des causes et inexplicables à elles-mêmes, — et causes de qui les effets étaient aussi vains, mais à la fois aussi prodigieusement importants, *que je le voulais*... L'univers de ces causes et de leurs effets existait et n'existait pas. Ce système d'actes étranges, de productions et de prodiges avait la réalité toute-puissante et nulle d'une partie de cartes. Inspirations, méditations, œu-

vres, gloire, talents, il dépendait d'un certain regard que ces choses fussent presque tout, et d'un certain autre, qu'elles se réduisissent à presque rien.

Puis, à une lueur apocalyptique, je crus entrevoir le désordre et la fermentation de toute une société de démons. Il parut, dans un espace surnaturel, une sorte de comédie de ce qui arrive dans l'Histoire. Lutttes, factions, triomphes, exécutions solennelles, exécutions, émeutes, tragédies autour du pouvoir. Il n'était bruit dans cette République que de scandales, de fortunes foudroyantes ou foudroyées, de complots et d'attentats. Il y avait des plébiscites de chambre, des couronnements insignifiants, beaucoup d'assassinats *par la parole*. Je ne parle point des larcins. Tout ce peuple « intellectuel » était comme l'autre. On y trouvait des puritains, des spéculateurs, des prostitués, des croyants qui ressemblaient à des impies et des impies qui faisaient mine de croyants ; il y avait de faux simples et de vraies bêtes, et des autorités, et des anarchistes, et jusqu'à des bourreaux dont les glaives dégouttaient d'encre. Et les uns se croyaient prêtres et pontifes, les

autres prophètes, les autres Césars, ou bien martyrs, ou un peu de chaque. Plusieurs se prenaient, jusque dans leurs actes, pour des enfants ou pour des femmes. Les plus ridicules étaient ceux qui se faisaient de leur chef les juges et les justiciers de la tribu. Ils ne paraissaient point se douter que nos jugements nous jugent, et que rien plus ingénument ne nous dévoile et n'expose nos faiblesses que l'attitude de prononcer sur le prochain. C'est un art dangereux que celui dans lequel les moindres erreurs peuvent toujours s'attribuer au caractère.

Chacun de ces démons se regardait assez souvent dans un miroir de papier ; il y considérait le premier ou le dernier des êtres...

Je cherchais vaguement les lois de cet empire. La nécessité d'amuser ; le besoin de vivre ; le désir de survivre ; le plaisir d'étonner, de choquer, de gourmander, d'enseigner, de mépriser ; l'aiguillon de la jalousie, menaient, irritaient, échauffaient, expliquaient cet Enfer.

Je m'y suis vu moi-même ; et sous une figure

inconnue de moi, que mes écrits, peut-être, avaient formée. Vous n'ignorez pas, cher rêveur, que dans les songes, il se fait quelquefois un accord *singulier* entre ce que l'on voit et ce que l'on sait ; mais ce n'est point un accord qui se supporterait dans la veille. Je *vois* Pierre, et je *sais* qu'il est Jacques. Je me suis donc aperçu, quoique rarement, et sous un autre visage ; je ne me reconnaissais qu'à une douleur exquise qui me perçait le cœur. Du fantôme ou de moi, il me semblait que l'un de nous dût *s'évanouir*...

Adieu. Je n'en finirais plus si je voulais vous donner à lire tout ce qui vint se colorer et me confondre dans les derniers instants de mon voyage. Adieu. J'oubliais de vous dire que je fus tiré de tout ceci par le pied d'un dur Anglais qui m'écrasa le mien sans nulle peine, cependant que le train noir et suant stoppait. Adieu.

PAUL VALÉRY.

ÉPAISSEURS

Marina semina

Ces poèmes sont des esquisses, sommaires des sommaires,
pour un ouvrage en préparation : L'Atmosphère.

L.-P. F.

Il disait : qu'il n'avait pas le temps, qu'il avait sa voiture à la porte, une cuisine roulante bondée de toute sa journée, de sa nuit couveuse d'œufs sanglants, les grandes dames conquises en mangeant des plats nègres, la virée de l'enfer dans le marais salant du jour, le silence de sa vieille maison encore endormie retrouvée chaque matin, le râle du concierge dans la loge, le sursaut d'un réveil-matin derrière une porte étrangère ; sa chambre ouverte, la persienne où manque une latte, la vie du jardin qui commence, et le rabat du jour et les colliers d'oiseaux descendent sur son lit ; les trousseaux des laitiers tintent dans l'escalier, la terre sort de son cocon, les horloges sont débordées, les cloches commencent à pondre, et la rumeur grossie jusqu'au midi de la voiture qui part pour l'action, les marchandages, les bureaux de tabac, les courses traversées de souvenirs d'enfance et de tristesses brassées en arrière.

Il parlait au milieu des amis, de quelques intermédiaires à la bouche carrée, des livres qui faisaient

le gros dos. Il avait la figure bouleversée, recrée, de l'inventeur sûr de son affaire, et comme deux regards superposés... Lui vient d'aboutir, il sait, les autres flottent... C'était un tragique battu par les comiques, à l'image de la vie. Au vrai il avait une vie dramatique, rarement devinée, où il prenait toutes les peines du monde à sauvegarder sa confiance et sa santé, et comme il avait le cœur à vif, il s'y adonnait en maugréant, mais sans marchander, riant et pleurant, portant la tendresse où il le fallait, faisant de son mieux son métier d'homme. Cette vie de plans multiples donnait à son visage une expression des moins tranquilles : « Ça y est. J'ai trouvé l'orgasme de l'homme à la terre. J'ai centré les fluides. Cette pierre transparente dont nous avons parlé, pleine de fumées et d'éclairs de lances, où deux cavaleries semblent prises dans la mort, je la fais vivre. Un soir, dans un brasier, j'ai vu bouger la salamandre. Je vous l'ai dit. J'avais mis au point le sirop de feu, l'eau frappée de la foudre et pleine de médaillons étranges, la rosée qu'on peut tailler à facettes, les circonstances où la matière n'est plus la matière. Hier j'ai trouvé les zones réservées,

les inchauspés, les points nerveux du trottoir, les métastases terrestres fixées, les fonds d'artichaut minéraux sensibles. A présent, je suis maître des transformations de force en matière et des réciproques. Il vivait dans cette bio-dynamique, on le savait assez, comme la pyrale dans les forges.

Les continents glissent sur de grands fonds tricheurs, fête foraine à réverbère, moufle de monstres, moules à gaufres où les sédiments descendent cuire, orgues de vache en gélatine, tartes d'axolotls, témoins de mollusques chauffés au bleu, claviers d'orteils bouillants de cloques. La terre se nourrit par le centre, non sans réfléchir et sans pathétique, dans la forcerie de l'atmosphère, comme dans une serre à ciel ouvert. Tremblements de terre, corneaux de poulaine ignivomes, volcans à surprises dont les branchies respirent dans le ciel, vieilles matrices des bruits de camions dans les villes nocturnes, wagonnets qui montent dans la carrière, tombereaux qui traînent sur les routes laiteuses... Blessures mal fermées, restées susceptibles...

Il s'agit de trouver l'accord des extrémités sensibles de l'homme à la terre. Je l'ai trouvé. C'est dans la jambe

que ça se tient. Le magnétisme terrestre monte à la rencontre de ton pied guêtré d'anatife, et le libère si tu le mérites. J'ai trouvé ces zones précieuses, ces coupes de cellules invisibles à l'œil nu, cet aubier d'un travail bizarre, ces mailles métalliques, ces moelles damasquinées, ces piliers de cristaux élastiques, ces mastics de vitesse, ces incidents insolites, ces différences de hachures dans le mouvement, ces cheminements de gangrène où la terre est malade dans son attraction, ces eschares qui font vivre l'inerte au lieu de faire mourir les tissus, tout passe par la jambe et monte dans la capsule grise.

Je frappe le sol du talon sur le socle de phosphore à la rondelle sympathique et je suis projeté dans la colonne montante. Il faut, et il suffit de suivre le fil et les ramifications de cette colonne radiante pour s'élever au-dessus du sol. Il faut la sentir, il faut la trouver. Si tu la sens, tout t'est permis. Nous reparlerons de l'atmosphère.

J'allume mon cigare à un bec de gaz, je referme posément le boîtier. Première surprise des ombres humaines qui me regardent, hésitent avec un cri sourd et s'enfuient. Le géant Antonitch, mort depuis longtemps, qui rôdait dans

les limbes du macadam, m'approuve de quatre grands coups de battoir. Je reprends du poil de la bête et je monte plus haut. Me voici à la hauteur du cinquième étage et dans un état de ravissement inexprimable. Je vois s'équarrir mollement dans la chaleur les toits de Courcelles, parc humide, où les Juifves m'ont fait tant de mal. C'était donc ça ! Voilà le moment de sérier son gypse et ses micas. Si mon père était verrier, je le suis moi-même. Le perisprit donne un coup d'orteil dans l'eau profonde. Mon couvercle me quitte, monte et fait des ronds de cigarette. Je me divise en deux comme une bague d'alliance. Je monte sur les toits couleur d'arrosoir où j'ai trouvé la crème cuite du père Noël, quelques météorites d'une espèce inconnue, des plumes d'ange, le doigt coupé d'un rat d'hôtel collé dans la gouache des oiseaux, le laitage et la suie du ciel, un œuf bleu-canard de la nuit. Quel est ce rayon qui me cherche. D'entre ces lampes quelle est celle où mon père est allé revivre. La girouette fume sa dernière pipe. Une sorte de chevêche toute ronde au regard tendre saute à mes côtés sans me quitter des yeux. Me reconnaît-elle ? Je traverse la maison comme une

grande épure sanglante. Une bouffée de piano dérangé dans sa tanière. Une famille bourgeoise reçoit dans la méfiance du crime et les vapeurs, un dessous de plat à musique joue faiblement les cloches de Corneville. — Je n'ai pas de famille. — Un homme qui écrit dort sur ses insectes, je le coupe en deux comme le cheval de M. de Crac, l'espace d'une lueur, je vois les clefs, je vois les secrets, comme un scarabée ouvre son triptyque, je veux m'accrocher, je suis emporté, pas de sentiment ! Une chambre d'amour, quelle odeur, cheveux gras, soufre, gluten et crottin. La lumière décoiffée, les amants font la tortue, que d'histoires pour s'aider à vivre, je glisse entre eux deux, je les fusille en oblique, je casse une ampoule, courant d'air, à gauche un bouclier de chair qui tourne. La femme aux longues jambes blanches, le blason de corail, je frôle une main nerveuse, un ongle agaçant. C'est donc tout ça qui m'a fait tant de peine ! Il y avait quelques malades, la teigne d'une veilleuse, les corps étendus sur leurs radeaux, le glissement de l'eau noire, des problèmes tournés et retournés dans le linge, des jeunes filles un doigt posé sur le sexe comme une question naïve, des roses trem-

fant dans la cuisine, des animaux lovés dans les caves, et du haut en bas et dans tous les coins, dans la maison forée comme un grand nid de polybie, la longue équation moite qui ne se résoudra qu'à l'aube.

A demain pour la technique.

Voilà ce qui m'est arrivé hier soir.»

Ce fut alors que se produisit l'incident qui nous fit connaître. J'y étais.

Je ne pouvais plus voir les hommes, les hommes qui gâtent le métier, les hommes qui veulent que tout se passe mal, les hommes qui vendent à faux poids, celui qui bouche le vide avec l'ennui, l'ennui avec le crime, le crime avec l'argent, la femme qui prend la complication pour l'intelligence, la femme qui prend les quatre sous du pauvre pour les porter au riche avare, l'homme qui se surclasse, l'homme qui aime les traîtres, celui qui te brime pour se prouver de la force et le méchant par raffinement, l'homme qui te vole au nom du droit, l'homme qui te ment dans la figure, l'homme qui te dit durement: c'est comme ça, l'homme qui conduit la boucherie avec une omelette en or sur la tête, l'homme qui s'appelle Durand, Bauer ou Lesbeau de Sontompoyr, l'homme et la femme qui se regardent dans les yeux, se mordent la bouche, trinquent du nombril, font trois tours de valse

ensemble, s'échevèlent, suent et pâlissent, essayent de se tuer, se repassent à d'autres, se déprennent en tournant encore pour ne jamais se revoir et s'enfoncent en titubant sous les arceaux de la mort. Pauvres vaisseaux mal grésés, pauvres sacs mal arrimés, pauvres œufs tristes.

Désaffecté de nos mécaniques, écœuré de tout ce caviar, gonflé à vomir du chagrin que j'avais de cette blonde absurde, j'aperçus les fleurs du Champ de Mars. Un coup pour retrouver le contact, me rhabiller de mes sens d'enfant, ramasser combien j'étais bon, sentir mes yeux se mouiller, mes joues rougir. Vacances ! L'odeur d'un champ de blé la nuit, les vers luisants sur le domaine de la Touche, un chant d'église aidé d'abeilles et d'enclumes, est-ce que je comprends encore ces fleurs, et je poussais de toute ma tête. Ça ne rendait pas. Non vraiment, rien là que des petits verres à liqueurs buvant gentiment à la santé du ciel. Pas d'orage, pas de mains jointes, pas de crépitement, pas de mystère. Je sentis monter des larmes amères. Mes mains étaient lourdes. Je chantais vaguement.

*Demandez à la gymnastique
La vigueur qui vous manque encor
Vos pieds prendront le vif essor
Et vos bras
La souplesse
Elasti-i-que.*

*Là-dessus, sans y penser je donnai le coup de pied
intime.*

*Quand tu seras au plus haut point du désespoir,
surplombe le mancenillier. Sors-toi du charme à hauteur
d'homme. N'aie plus l'homme en face de toi. Gouvernail
de hauteur. Romps le cercle et monte. Plus de paroles
captieuses. Plus de ces regards d'huître consciente et
organisée qui te font frémir. Donne le coup de pied,
donne-le. Je t'apprendrai.*

Sur mon lit, drogué de silence et de chagrin.

*Sur mon lit, comme un violon dans sa boîte. Ce que
je pense monte en stratus de couvercles.*

Moteurs. Tambours voilés du jour.

Seul. — Ma mère et Julienne sont sorties. — Par la fenêtre ouverte sur le ciel vitreux, le chant des oiseaux de trois heures. Une mouche arrive du bout du monde. Elle commence, avec le robinet de la cuisine pris d'une quinte, une sonate assez précieuse qui m'emmène en gémissant sur le chemin de la douleur.

Je monte. Au-dessous de moi d'interminables bandes de papier tue-mouches, des tartines grises couvertes du frai des hommes entrant par petits paquets dans des trous, s'agglutinant dans des tubes sifflants qui l'avançaient un peu sur l'horizon, triés dans les escaliers, transportés verticalement dans des boîtes vitrées, entreposés sur des bois infectieux, sur des terrasses, autour d'une statue colossale, enfilés grain à grain dans le gréement d'une tour en fer. Les bandes grises vannaient lentement leur caviar avec des explosions de concert amoureux, des arrêts par la mer, des typhons, des confusions sismiques, des essais de chair pleins de clameurs soufflées par le vent, des formations de grenaille en étoiles, la mathématique inconsciente des foules, la mathématique prétentieuse

des guerres, monômes qui vont à l'école, écoliers qui vont à la mort. — Tubulures du temps. Plainte légère d'un tramway le soir. Goût de bleuté opalescent sur la langue. Le ciel bat comme un éventail. C'est la nuit. Plus haut dans les timbres frais. Passage dans un vélodrome à la hauteur des petites places. Une cigarette qui bouffe allume cent visages et des mains pendantes. Un trait d'encre, un fossé lumineux laissé sur la droite. Je renverse un pantin de cire qui dort debout, le doigt levé, chez un tailleur, une femme sans tête chez une corsetière. L'Opéra pris de biais, nid de guêpes ameuté contre deux cétoines, il se fond dans l'éloignement rouge et petit comme un dentier plein d'or, — Arrêt torride. — Entrée dans l'embouchure sombre. Rythme d'usine. Projecteur. Un chou-fleur de fumée marneuse, un grand tamanoir crache sans relâche, un fer-à-cheval englué de troupes, un criquet tapageur au-dessus d'un ballon qui commence à flamber. — La nuit se calme, interminable. Une avenue méconnaissable. Une étagère d'omnibus garnie de bibelots tristes. Un parti de lampadaires bizarres, têtes de pavots pleins de vieilles pensées. Ce personnage armé d'une canne essaye de m'éteindre et, ballant, s'arrête. — Le jour.

Je me trouve dans une rue sévère, je lis sur une porte : Ecole Centrale. J'en vois sortir mon père avec un chapeau rond, sa figure de jeune homme, une barbe fine que je ne lui ai jamais connue. Père ! Il a donc une permission de la mort ? Ecoute !! Trop tard. Les Tuileries, guérite avec deux cent-gardes face à face. On sent qu'une belle journée se prépare. Une chambre dorée. M. Poyard vient donner sa leçon au prince impérial. — Virage. Rouen. Le père de Pivet marche sans hâte vers les ateliers de la gare en traînant avec plaisir sa main sur le parapet déjà chaud du pont. — Le jour et la nuit, tours de cartes. Je fais vaciller un quinquet carré. Je traverse en éclair le tapis-franc où domine Rodolphe. — Puis brusquement la lumière mange. Un bruit de friture dévore la ville. Je me trouve rue des Balais au-dessus d'un pâté de vermine annelé de fumée, un peu plus haut qu'un tas de cadavres, devant le guichet de la Force. Des oiseaux s'enfuient. J'en frôle un qui paraît d'une espèce peu commune. C'est une tête au bout d'une pique, la bouche tirée de côté sur les dents. Des arquebusades sourdes s'entendent, les rues grésillent. Caviar encore. Changement de vitesse. Un cul de basse-fosse noir comme

un four, gâteaux du vieux Paris. Je bouscule un cagou qui peste et s'ébroue. Le jour. Trois cadavres de mignons sur la place Royale. Deux autres s'escriment à pot et à feu. Coup d'aile. On crie Noël. Les rues pleines de cires allumées, des tapis aux fenêtres, les fontaines ragent le vin. Caviar. Fuir. Sifflement terrible. Cinq siècles en arrière une compound répond doucement. C'est un rapide qui se traîne à ma poursuite comme une chenille processionnaire. C'est l'accordéon rouge de fièvre du Simplon-Express plein de Ritz. Le pauvre homme ! Appel d'air. Plus haut, plus vite encore.

De là je vois la vie comme un lac enclavé dans les monts venteux de la mort. Plus de hauteur encore : Une permission d'archipel perdu dans l'océan sans parois de la mort. L'archipel, ce sont des îlots pleins de tendresse et de malice, et chaque îlot, c'est une vie d'homme, avec ses clochetons, ses ressorts, ses battements, sa toupie, ses cheminées, ses lumières clignotantes, ses bruits de cuisine, sa musique et ses larmes. Ils ont inventé la psychologie, mais

d'aussi haut, ça ne se voit pas. De temps à autre, un îlot se fane et pâlit visiblement, se fonce à vue d'œil, grésille un peu, le voilà qui tourne un instant vertigineusement, le voilà qui coule à pic avec un adieu de charbon qui chante. Plus de caviar, plus de chagrin, rien que des jouets mécaniques à bout de spirale.

La barre toute. Plus rien n'est visible. Un éclatement silencieux. L'idée du monde tombe comme une pierre. Trois sphères couleur de fiel tournent sur ma droite.

Lumen.

Canadanses.

Houlorians !

Les nébuleuses filent de prodigieuses quenouilles qui sèchent en tournant comme des chrysalides. Que n'êtes-vous là, où je suis, physiciens et mystiques ! Les dieux mugissants, patriarches de cristal et de vapeur, rhinocéros et phacochères aux ailes d'ange, ouvrent des yeux de verre antique aux bords sanglants comme des babines, chausent des lorgnons formidables qui promènent sur l'atlas

des lueurs métaphysiques, brassent dans le pétrin d'azur les futures ophicalces et les cervelles de quercyite, tisonnent du membre, dansent dans le pressoir à grands coups de hie, dégouttant de bitume, cherchant la forme et l'échaudé, sonnent du cor de tous leurs orteils, lancent les planètes sur les courbes, et de temps en temps les réveillent, comme un jongleur une file d'assiettes, où ramperont les files d'hommes et toutes les espèces de files qui finiront par un corbillard, comme un nœud noir au bout d'une natte. Il y a déjà des qualités de modelage. Il y a déjà dans un coin de toute cette saburre une bonne promesse de carte de France. Une de ces cervelles fixera les frontières que les fourmis viendront engluer. Des orblutes passent et s'éteignent dans le gouffre. Et ce gyroscope de Saturne au bord de la route de Gargillesse ! Une sirène hémorragique forge mille siècles d'oreilles. Les maëlstroms ralentissent et les grands fonds de colle fermentent. Derrière l'immense cornée, les pentacrines cillent avec grâce. La grande holothurie monte lentement, comme un lampadaire de sperme. Quels plasmes, quels bournalions, quelles monères, et que c'est joli ! Ça rampera pendant les millé-

naires sous les aisselles des berges, dans les abat-son des premiers vieux arbres, des premiers squales, le long des serpents goitreux, des tortues géantes, des poissons exophtalmiques et des crapauds pipas chargés d'enfants de troupe. Premier schisme dans le sperme. Polypiers alcyons. Scissiparité. Voir plus tard le concile de Trente, si j'y passe. Le Massif Central se dessine modestement, plein de crottes de ptérodactyles et de promesses d'amour. Les mastodons barrissent contre les volcans qui jouissent dans la lumière tourmentée de spectres. Des oiseaux tendeurs aux cris de scie. Quel chantier ! La Terre coule des bronzes mobiles et formidables. Une racaille énorme se bat dans les houillères et dans les eaux. Caviar. Caviar encore. Redescendre.

Déjà se font entendre les gammes par tons du sperme. Je bute et j'allume : Il y a là, dans deux encriers rouges, harcelés par la musique et la sonorité de leur époque, un germe de dronte et celui d'un futur empereur. (Au bout de trois mois il commence à leur pousser des cornes, ça promet). Je traverse des casiers, des huttes, des ventres, des cavernes meublées d'un vaste fumier d'ours. Une

tribu bleue et nue, aux yeux hagards, sans sourcils, les cheveux noirs pendant jusqu'aux talons, groupée sous un vieil arbre tors d'où pendent des hamacs empouacrés de mouches. Dans les ténèbres quaternaires, un premier feu s'allume, salué par un cri de bête. Il y aura là plus tard des îles, des bateaux de laque blanche, une cuve de lumière immense et des palais pleins de belles filles et de Wagner. — Un village bas sur pattes. Je longe assez lentement les Pélasges. Puis grand bruit d'écluse et de cirque, tonnerre de roues, la borne prise au large, gladiateurs, aspasies, césars. Frissement formidable, la dimension chambardée, changement de plan, lanterne d'amour, schisme dans le sperme. Le Christ. Il est déjà là-haut, à gauche, douce ruche au milieu des casques et des fleurs. Un grand jardin plein d'égéries, de blandusies, de madeleines, des eaux chantantes autour d'un reposoir avec des régimes de lampes en forme de barques et des bocks. Socrate, Chabrier, Verlaine, anges pompettes. Un jet de liquide à longue portée, rien, c'est La Fontaine qui pisse le vers libre. Attention, hein, regarde bien ceux-là, c'est tout ce qui nous reste de la vieille tendresse et du Chat-Noir.

Pas le temps de parler. Je suis précipité dans une rue pleine de monde. J'ai déjà vu ça tout à l'heure. Une charge de cheveau-légers gaspille le caviar. Massacres de Mache-coul. Vieilles maisons rongées d'escaliers en pas de vis et de corridors où des hommes un peu forts avec de belles têtes colorées travaillent et se lisent les feuillets, la main battant la table et la cuisse, les lunettes pleines de larmes. Quel est celui qui parle debout sur un tambour dans un jardin plein de soleil? Je ventile un groupe de jeunes gens qui chantent et qui pleurent autour d'un pianoforte en s'étreignant les mains. Grandes gueules tonnantes, et celui-là dans sa baignoire, comme une jambe malade dans une bottine à la devanture d'une pharmacie, guérie par un ange. La Révolution. La France a ses époques. Cette fille splendide qui défile, lourde de sperme, avec la robe ouverte en losange sur la chair des cuisses, et celle qui se trousse entre deux campagnes, en croupe un instant sur un juron : j'ai le cul rond comme une pomme.! Une nuit de Paris réparera tout cela. Caviar.

Le sperme grossoie, le germe grossit, se pousse du col,

champignonne en meneaux roses, en éteignoirs, en chapeaux, se subdivise en canaux douteux, grandit, rayonne, prend une voix de basse-taille, fait chaudière, se coiffe d'un chapeau à haute forme (voir collection Pinaud et Amour à travers les âges), fume sa pipe, chausse des bottes à éperons, casse des tibis, pousse des vrilles de jarretelles, met son fixe-moustaches, s'accroche la Légion d'honneur à l'extérieur, un scapulaire luisant de crasse centrifuge à l'intérieur, son stylo pour les devoirs, son extra-plate et son revolver pour la distance, se boursoufle, s'ambitionne, monte en Papes, en maréchaux de France nègres, souffre des courroies, du grand sympathique, se bouche de sottise, se constipe l'oreille, conducteurs d'hommes, poètes, ingénieurs loyaux, chefs de cabinet d'aisances, farceuses de palaces, bringues emperlousées, graveuses de musique, pédicures, cheveux de vieille maîtresse pour violoncelle, vidangeurs, forts de la Halle, figures gothiques et nocturnes, accordeurs de robinets, branleurs de pianos, professeurs de massue, jeunes filles de suicide, saute sur des béquilles, monte un peu dans le ciel, aviateurs, ballonnistes, pas bien loin au-dessus des basses-cours, des bu-

reaux friands de suppositoires, crache sur des timbres-poste, tamponne avec son mouchoir, il faut faire ce qu'on fait du mieux qu'on peut, caviar.

... A la fenêtre. Et je me souviens que voilà vingt fois que je vais à la fenêtre avec l'odeur du temps, du temps présent. Sur les vieux meubles de pierre et de verre de la rue il y a de grands vases bleus. Ton cœur a été bluté par la femme, entends la vieille pulsation des sphères, regarde en bas, il y a deux ombres sur le trottoir, deux coups de faux reposés, un atome clair se balance, grandit en potiche de chair, danse avec ses ailes fraîches tondues, coupées, c'est la femme qui t'occupe, elle arrive dans une douce rumeur d'usine, dans les éclats de verre, dans les vapeurs, dans le roulement prolongé de l'incident qui nous fit connaître, il n'y a pas à en sortir, elle vient faire son poids d'amibe portée à son plus haut point de perfection. Germe pour germe.

L'intelligence courait les rues. Elle courait après la bêtise. Elles avaient dans les jambes les passants porteurs de serviettes, les dupés qui sont du croire, les ministres dyspeptiques, les professeurs qui sentent la grande personne, les fils de leurs œuvres, les boiteux de la connaissance médiate, les femmes du monde qui ne croient qu'à leur caste, au théâtre, à la Vierge et aux Idées, tous les Zozos, toute la Bibliothèque Rose adulte, tous les niais instruits qui mènent le monde.

L'intelligence attrape la bêtise qui se renverse sur le trottoir, longue comme une digue. Elle crie, la langue en hélice, « Au secours ! ah ! la rosse ! » et pan ! du fond du pot-aux-nerfs, poche l'œil à l'autre qui l'ausculte et commence à raisonner. Elle crie : « Sale gousse, je regrette bien de vous avoir connue ! Arrêtez-la ! », et elle pâme. L'intelligence affolée, la boussole voilée, ressent la pitié, ressent l'animal, la prend dans ses bras, la bêtise l'attire

et la maintient à terre, la serre, l'embrasse jusqu'à faire une sorte de muco-pus. Encore une partie de chewing-gum. Voilà l'intelligence arrêtée, elle a laissé rouler tous ses paquets : les livres, les cadeaux pour une femme, un pâté dans une boîte en bois, une bouteille d'eau-de-vie pour faire vierge forte. Il faudrait leur jeter des seaux d'eau pour les décoller.

Tout le monde fait le cercle, les nervo-sanguins ont envie de se battre. — « Mais, Monsieur, de quel droit ? — Mais elle a parfaitement raison ! ». On cherche un avertisseur d'incendie. Un ami met tire violemment par le bras : « Regarde ce qui nous arrive. » Un groin brûlant, masqué de vert, ronfle sur nous. Rien n'arrête la voiture des Postes, l'autobus, l'almanach Hachette.

Nous avons assez de cette vieille histoire. Tout le temps qu'elles étaient des sœurs siamoises, (il serait plus désagréable, mais plus exact de dire iniopes,) elles étaient trop serrées pour entreprendre, elles faisaient tristement leur ménage par l'intérieur, et tout marchait tant bien que mal. Du jour où l'homme, l'homme insigne, dans sa noix de

coco de tête de luxe, farci d'une pendule, d'un aréomètre et de quelques burettes, s'imagina de les décarteler, l'homme, l'homme insigne leur fit mille petites blessures sur la membrane, mille coups de canif dans le contrat, par les siècles des siècles, et versa dessus des termitières et des fourmilières de phrases. Dessillé l'ombilic, elles prirent du champ, se découvrirent, se jetèrent l'une sur l'autre et l'intelligence devint follement amoureuse de la bêtise.

Nous n'aimons plus l'intelligence. L'opération semblait réussir. C'est elle qui ne se tient pas tranquille. Nous avons assisté à trop de scènes, nous sommes las de recevoir leurs confidences et leurs doléances, c'est un vieux collage odieux pour les camarades, nous leur en voulons de ne pas se dépêtrer. Jour de Dieu ! Qu'elles rompent et qu'on en finisse ! Ça prend les faces les plus passionnées, les plus fétides. J'en ai vu d'autres. Elles s'attirent dans une rue nocturne, dans quelque passage à l'écart (passage Dieu, par exemple, ou rue des Envierges), et l'une dit à l'autre, chacune à son tour, en l'embrassant et en sanglotant : « Je ne te veux pas de mal, moi, je ne veux que ton bien ». Et elle lui passe une langue, et

elle la griffe et elle la gifle ! C'est une vieille maîtresse, une ex comme disent les potaches. Quand tu étais enfant tu t'habillais en dix minutes, tu dégringolais l'escalier sur la rampe, tu enjambais la papeterie de Madame Roth et tu t'enclochais dans la classe qui sentait le jouet sérieux. Mais cette bonne sueur des récréations ! Ton cerveau a poussé, l'intelligence tue l'automatisme à petit feu, tu réfléchis, tu mets ton veston en décomposant, tu fais mécano-thérapie, ta bécane et tes compas prolongent ton squelette, tu comptes les œilletons de tes bottines, tu vises pour pisser ; pendant que tu prouves à une femme qu'il est raisonnable qu'elle t'aime, elle suce son doigt avec haine, chaque fois que tu éteins l'électricité, tu penses à Bergson ; chaque fois que tu serres à bloc le robinet de la cuisine, tu penses au Maréchal Foch.

L'intelligence travaille à la façon du cancer, la manie, commencement de la connaissance, le cancer, maladie de la santé (sic), un noyau de cellule localise la haute température, la cellule évolue, prolifère, le cerveau fait des idées, la terre fait des truffes, la peau fait des sarcomes, le

chêne fait la noix de galle, le nez de l'ivrogne fait des petits, l'intelligence fait des siennes. C'est reconnu par les médecins les plus célèbres.

Le Colonel d'Artillerie Béhemot de Calculangle au moment de faire mettre en batterie eut la colique, et qu'il n'était point une bête, et qu'il avait le goût des lettres.

Le roi de Thulé fut sage, qui jeta sa coupe lorsqu'elle devint longitudinale. Les jardins babylans suspendaient leurs présents. L'averse d'idées douche l'homuncule, mes jambes se dérobent, je ne peux plus marcher. Pendant ce temps le ciel se gâte, Témoins de ce duel, la propreté et la saleté luttent pied à pied, collées l'une à l'autre, comme la lumière et l'ombre, Jacob avec l'ange, la Belle et la Bête. Sisyphe refoule éternellement son coprolithe. Hercule suant la benzine et le chlore bat Cacus tous les jours, assidûment, comme on bat une carquette. La grande fille se fait les ongles, la ménagère lave son deuil. Des machines toussent sourdement dans la nuit, jusqu'à l'aube où les vacuums-cleaners avaleront les armées grises, jusqu'à l'heure où les eaux tièdes rinceront pour un jour les vitamines.

Mais quelle est cette main de gloire, qui poigne impérieusement cette grosse pierre, et quelle coiffure ! C'est la plus grosse araignée du monde entier, c'est la théraphose, dont on ne connaît pas les mœurs. Elle compte vers nous sur ses dix béquilles de soie rousse. Allô ! Allô ! La seringue à eau blanche ! ! Ou les pompyles ! !

Equilert

Et métather

LLe bras

LLendu !

(réveil).

Le feu se plaint, les lampes dorment les yeux grands ouverts, une douceur d'étain, les mots se posent comme des mouches.

Absorbé. Distrait. Où est-il ?

Ep...inal dans les Vosges ! Buffet, cigarettes toutes faites, femmes de rechange !

Debout, vieux ! Nous sommes arrivés ! Et vos rires.

Arrivé. Vous ne savez pas où j'étais arrivé. Allez-vous-en. Laissez-moi là. Je ne peux pas répondre.

Ma mère, qui me dit que je n'ai pas mangé depuis ce matin, elle m'offre deux œufs frais. Je la rebute avec une parole de pierre. Tous ses traits pleurent. Elle tourne et s'en va lentement dans le couloir.

Toi, maîtresse étincelante qui te courbes et prends ma tête à pleines mains et me questionnes âprement, épiant que je me dérobe, avec une tendresse perfide et ouatée.

Vous, mes amis, vos chers visages, dur menton d'entêté,

barbe studieuse, et toi qui dis qu'après tout on ne peut pas faire davantage — mais toi ! qui dans un éclair vois plus loin que les autres et me tires violemment du côté de la lumière.

Quand vous m'avez crié : Debout — un appel de moi seul entendu m'a soufflé : couché. Je vivais encore avec vous, les yeux songeurs, comme un feu qui tombe, et pourtant j'étais déjà loin.

J'étais sorti de mon corps, tout bas, toujours assis, puis je me suis couché derrière lui, je suis descendu.

Je suis descendu plus bas que votre divan, dans une eau profonde. J'ai traversé la cave où les deux chats sont morts. Plus tard j'ai nagé dans un ruisseau qui pleure humblement sous un théâtre ruisselant de musique. J'ai couru comme un enfant sur des places tendues de sommeil, j'ai coupé des chemins de fer souterrains pleins d'yeux tristes, où se hâtaient des ombres pliées, par l'éloignement ramassées, les quais jonchés de vieilles feuilles de thé.

Et puis je suis entré dans un pays que je connais bien,

rythmes discrets et parfaits, tambours voilés, battements couverts des cœurs immortels.

Un appel jeté pour moi seul. Un papier glisse de la table. Le monôme des ombres traverse la chambre. Voilà ceux que j'aimais, ils ont les yeux baissés et sous des rues encore et sous des canaux plats où dorment les chalands, à travers les sous-sols et la terre et la terre, j'arrive aux jardins noirs où tout près de la morte fraîche où j'ai glissé, dénoncé par la verrière, je retrouve enfin celui que ma mère et moi nous aimons jusque dans ses os. C'était un ingénieur français.

LEON-PAUL FARGUE

CE VICE IMPUNI, LA LECTURE

Il y a l'expression d'un sentiment bien des fois éprouvé et le résultat d'une expérience souvent faite par beaucoup d'entre nous, dans le joli poème de Logan Pearsall Smith que voici, tel que l'a traduit Philippe Neel :

CONSOLATION.

L'autre jour, accablé dans le métro, je cherchais un réconfort dans la pensée des joies réservées à notre vie humaine. Mais il n'y en avait aucune qui me parût digne du moindre intérêt — ni le Vin, ni la Gloire, l'Amitié ni la Mangeaille, l'Amour ni la Conscience de la Vertu. Valait-il donc la peine de rester jusqu'au bout dans cet ascenseur, et de remonter sur un monde qui n'avait rien de moins usé à m'offrir?

Mais soudain je pensai à la Lecture, au fin et sub-

til bonheur de la Lecture. C'était assez, cette joie que les Ans ne peuvent émousser, ce vice raffiné et impuni, cette égoïste, sereine et durable ivresse.

Une espèce de vice, en effet, la lecture. Comme toutes les habitudes auxquelles nous revenons avec un sentiment vif de plaisir, dans lesquelles nous nous réfugions et nous isolons, et qui nous consolent et nous tiennent lieu de revanche dans nos petits déboires. Mais c'est, aussi, un vice qui nous donne l'illusion qu'il nous mène à la vertu, à une haute sagesse qu'il nous fait entrevoir. Emerson (*), de qui on n'attendrait pas quelque chose d'aussi grossier, a écrit : « Lisez n'importe quoi pendant cinq heures tous les jours, et au bout de peu d'années vous serez savant. » (On ne peut s'empêcher de rêver un instant au malheureux qui aurait pu suivre un tel conseil.) Nous savons bien que nous ne deviendrons pas savants à force de lire n'importe quoi, — mais nous avons un espoir, assez confus, de devenir, à force de lire, plus sages et plus

(*) A moins que ce ne soit H. D. Thoreau.

heureux. Ce n'est peut-être qu'une mauvaise excuse : un nombre immense d'hommes qui ont été parfaitement sages et heureux, et un certain nombre de Saints, ne savaient pas lire.

C'est un vice, encore, parce que l'expérience et la statistique nous montrent que c'est une habitude exceptionnelle, anormale, comme tous les vices. L'homme normal lit par nécessité professionnelle, ou pour se distraire de ses occupations et de ses travaux ; les gens qui lisent pour le seul plaisir de la lecture et qui recherchent ce plaisir avec ardeur sont des exceptions. Le fait que presque tout le monde sait lire, et lit plus ou moins, ne doit pas nous tromper : il y a la grande majorité de ceux qui savent lire, comme ils savent monter à bicyclette, se servir du téléphone ou conduire une automobile, et il y a une minorité de gens qui sont des lecteurs, comme d'autres, en minorité aussi, sont des joueurs ou des avarés. Avant l'établissement de l'instruction obligatoire, la distinction était bien nette : il y avait les classes illettrées et les classes lettrées. Cette distinction peut encore se faire,

non plus entre classes, mais entre individus pris dans toutes les classes ; seulement, on hésite à dire d'un homme qui sait lire qu'il est un illettré. Le mot exact nous manque. Certaines langues ont « analphabète », qui laisse la place libre à « illettré » dans le sens de non-lettré, mais qui ne voit qu' « analphabète » est destiné à disparaître bientôt avec l'espèce qu'il sert à désigner ? On cherche des tournures : « Un homme peu instruit, sans culture » ou encore « un demi-lettré » ; on peut le dire de certains hommes de métier ou d'action ; mais d'un médecin qui lit des ouvrages de médecine, d'un avocat qui lit des traités de jurisprudence, ou même d'un ouvrier électricien qui étudie les manuels de sa spécialité ? — peut-on les traiter d'illettrés parce qu'ils ne lisent pas d'ouvrages littéraires, de recueils de poèmes, ni de romans ? On évite de le faire, on esquive la fâcheuse décision, mais lorsqu'on rencontre un homme qui à force de s'adonner à la lecture est devenu possesseur d'une culture littéraire étendue, on dit : « C'est un lettré. » A quoi ce mot de lettré s'oppose, — on le tait, poliment.

On a tort. Mais ce n'est pas nous qui avons qualité pour prêcher à notre médecin ou à notre avocat les avantages et les plaisirs qu'ils retireraient de la possession d'une culture littéraire, artistique et philosophique. Tant pis pour eux s'ils n'ont pas cette culture ; pour nous, l'important, c'est que le médecin nous guérisse et que l'avocat gagne notre procès. Mais il y a des gens dont la fonction consiste à prêcher cela, et à répandre le plus possible le vice de la lecture. Il y a dans chaque pays civilisé une catégorie de personnes qui sont payées pour dire aux enfants et aux jeunes gens : « En dehors et au delà des métiers, des professions et des hautes spécialités auxquelles nous vous préparons, il existe une aristocratie ouverte à tous, mais qui n'a jamais été nombreuse en aucun temps, une aristocratie invisible, dispersée, dépourvue de marques extérieures, sans existence officiellement reconnue, sans diplômes et sans lettres patentes, et pourtant plus brillante qu'aucune autre ; sans pouvoir temporel, et qui cependant détient une puissance con-

sidérable et telle qu'elle a souvent mené le monde et disposé de l'avenir. C'est d'elle que sont sortis les princes les plus véritablement souverains que l'histoire connaisse, les seuls qui, des années et dans certains cas des siècles après leur mort, dirigent les actions de beaucoup d'hommes. Vous pouvez faire partie de cette aristocratie : elle vous y invite, elle vous attend et la seule condition qu'elle exige pour vous admettre, c'est que vous vous soyez livrés immodérément et pendant des années à une certaine forme de plaisir qu'on appelle la Lecture. » Ils devraient ajouter : « Ce plaisir, comme tous les autres, attirera sur vous la désapprobation des puritains, et peut-être même des persécutions. Vos parents, s'ils vous voient lire des ouvrages qui ne peuvent pas contribuer à vous faire recevoir à vos examens et à entrer dans une carrière où vous ne leur serez plus à charge, vous reprocheront de perdre votre temps et de vous fausser l'esprit. Et nous-mêmes, qui sommes loin d'appartenir à cette aristocratie sans diplômes dont nous vous parlions, si nous surprenons entre vos mains des livres de

ces prétendus écrivains, récents ou contemporains, qui ne sont pas sur nos programmes, nous vous les confisquerons, car la lecture est un vice et, comme les autres vices des enfants et des mineurs, punissable. »

Merveilleuse contradiction, inoubliable style de la vie... Mais c'est aussi sa voie détournée, sa curieuse ruse : elle élève notre vice à la dignité d'une passion.

*

On pourrait composer un traité sur la naissance, les phases successives et les progrès de cette passion. Suivons de loin cette idée.

Il s'agirait, ou bien de décrire la route suivie par un lecteur imaginaire qui serait composé d'éléments tirés de notre propre expérience et de ce que nous avons observé chez les autres, ou bien de considérer l'ensemble des lecteurs d'une même génération comme une armée en marche : immense au début, — les trois quarts des enfants de cette génération en font partie, — nous verrions, d'année en année, ses rangs s'éclaircir, la tête de colonne s'amincir, et une grande masse

de traînards et de déserteurs s'accumuler à l'arrière ou disparaître. On peut aussi combiner l'histoire schématique du lecteur qui persiste dans sa passion avec cette image d'une armée ou d'une foule de pèlerins en marche vers l'Athènes intellectuelle qui semble reculer devant eux en même temps que l'horizon : notre lecteur est une unité dans cette foule : c'est ou bien, dans les premiers rangs, notre ami Un Tel qui s'est rendu capable de lire des livres de plusieurs époques et de plusieurs domaines linguistiques, ou bien, à l'arrière, cet ancien camarade, X..., qui depuis des années ne lit plus que son journal et les illustrés qui traînent sur les tables de son cercle.

On pourrait, encore, exprimer le développement de cette passion, ses étapes et ses résultats, sous la forme d'une allégorie à la façon de John Bunyan : *Le Progrès du Lecteur*. Mais non, ce n'est pas comme allégorie que le « Pilgrim's Progress » nous plaît, mais pour d'autres qualités et malgré l'allégorie. — En tout cas, nous pouvons être sûrs d'une chose : c'est que ce développement aura un caractère secret, exac-

tement comme le progrès de Chrétien vers la Jérusalem céleste.

*

Ouverte pour la première fois, avec ennui peut-être, la porte de carton ou de papier laisse entrevoir le monde merveilleux et les trésors inépuisables qui étaient derrière. C'est ce jour-là que s'éveillent la conscience, la réflexion et l'imagination, là où l'instinct existait seul. Pourtant rien ne marque ce jour de la Première Communion intellectuelle de l'enfant. Ses parents n'en auront rien su et lui-même aura vite oublié la date.

Presque aussitôt après commence l'époque de la collaboration la plus active. Le nom de Jules Verne seul figure sur la couverture, mais le livre que lit l'enfant est son œuvre à lui, en collaboration avec Jules Verne : il l'enrichit de son expérience, de ses sentiments, de ses découvertes, de ses plus anciennes rêveries ; il prolonge et complique les aventures et il ajoute

des épisodes et des personnages de son invention. Cela aussi passe inaperçu.

Les livres de classe sont des objets tout à fait différents de ceux-là. Ils interrogent, ils affirment, ils dogmatisent, ils commandent de résoudre des difficultés sans intérêt. Le *De Viris Illustribus*, ce sont ces mêmes difficultés présentées sournoisement comme des pièges. Il n'y a donc, dans le casier ou le pupitre, qu'un seul vrai livre, — et encore faut-il le découvrir sous son pauvre sarrau scolaire : ce sont les Morceaux Choisis des écrivains nationaux. En cet endroit déjà, beaucoup de pèlerins ont renoncé à aller plus loin et ceux qui continuent vont se trouver aux prises avec plusieurs obstacles : l'anarchie orthographique des siècles passés, l'instabilité de la syntaxe et du sens des mots, les mille secrets de la prosodie, et enfin la couleur d'ennui que sur toutes choses répand le mot détesté, méprisé et redouté : Devoir. Par bonheur, tout à fait à la fin, le lecteur enfant, voyageur dans le désert, trouve une petite fontaine où il peut boire une eau limpide et rafraîchissante : un poème écrit en une

langue qui lui est familière, dont tous les mots ont le sens qu'il leur connaît, et qui exprime des pensées ou des sentiments qui lui semblent être les siens propres, ou lui décrit des choses qu'il croyait être seul à avoir vues. Il est sauvé. Une nouvelle étape va commencer : toute la littérature moderne de son pays lui apparaît comme une terre promise où il fait ses premiers pas. En ce grand jour, on le punit pour n'avoir pas su sa leçon de géométrie. Bientôt il aura de sérieux ennuis parce qu'on aura trouvé un roman ou des poésies d'un contemporain parmi ses livres. Il apprend ainsi que « contemporain » est synonyme de toutes sortes d'expressions péjoratives telles que : mauvais, absurde, dangereux, sans valeur, ridicule. Et on lui dit que sa littérature nationale a complètement cessé d'exister depuis une vingtaine d'années. Là encore, quelques-uns se découragent ; ce sont les amis et les partisans du Devoir. Regardons-les, et passons.

*

C'est à présent la période des lectures désordonnées dans toutes les directions, des courses sur toute

l'étendue de ce beau pays moderne : et la curiosité et la vanité viennent s'ajouter à l'appétit du lecteur : ce n'est plus seulement le plaisir recherché et goûté sans arrière-pensée : c'est le besoin de savoir ce qu'il y a derrière tel nom nouveau, et le désir d'avoir « tout lu » et de s'en vanter.

C'est aussi l'époque de ses premières tentations. D'abord celle qui lui ferait aimer les livres qui s'adressent à ses appétits les plus rudes et à ses penchants les plus vulgaires, et prendre une polissonnerie galante ou un livre de propagande politique pour une œuvre littéraire. Celle, encore, qui l'attire vers ce qui brille, le rend dupe de la réclame des éditeurs, lui fait croire qu'un écrivain célèbre est forcément un bon écrivain et qu'un auteur joué dans un théâtre important est forcément un grand dramaturge, tandis que ceux dont on parle peu n'ont aucun mérite. Quelques lecteurs n'y résistent pas et en restent là toute leur vie. Ce sont eux qu'on appelle, charitablement, les demi-lettrés, et c'est parmi leur élite que se recruteront les écrivains faciles, fournisseurs du gros public.

Il y a la tentation contraire à celle-là, qui lui fera regarder comme négligeables les contemporains célèbres. Elle est un peu moins dangereuse que la première, parce que, en général, les bons ouvrages mettent longtemps à se faire connaître et qu'en toute époque donnée les meilleurs écrivains ne sont pas les plus célèbres. Cette tentation le laisse sur la bonne voie, mais elle lui fera adorer quelques dieux inconnus, qui le resteront, et dont il rougira plus tard.

Mais la beauté de la route en ce pays conquis est une compensation à ces obstacles. Entre toutes les choses spirituelles que le jeune homme fréquente, il n'y en a pas une qui touche la vie en plus de points que cette littérature qu'il appelle moderne. Elle fortifie sa conscience, éclaire, explique et commente son expérience ; enrichit ses sentiments ; l'avertit, l'encourage, le guide, le retient. Elle le prend pour confident, lui propose des modèles et des lignes de conduite, nourrit et fait croître la faculté qu'il a de s'observer et d'être attentif à autrui. Elle le déniaise, le met en garde contre beaucoup de mensonges, le dégoûte de

se satisfaire à bas prix. Elle lui fait mieux voir et regarder ce qui l'entoure. Elle lui fait même voir la beauté et l'attrait de ces choses que le Devoir lui rendait amères. Un vers de Victor Hugo par exemple lui fait apercevoir enfin à la « cime » des vers de Virgile la « lueur étrange », lueur d'aube ou de couchant sur des promontoires chargés de temples. Elle fait ce que le *De viris* présenté par le professeur et fortifié de la menace des pensums n'avait pu faire : elle lui fait aimer la version latine. Elle fait mieux encore : elle le met en défiance contre elle-même, lui apprend qu'il y a autre chose : la peinture, la musique, et un grand nombre de sciences qui sont elles aussi de dignes objets de passion. Elle lui donne un avant-goût des plaisirs de la critique, de la beauté des mathématiques, de l'harmonie des grands systèmes philosophiques. Enfin, elle lui avoue qu'elle n'est pas seulement de ce pays-ci et de ce temps-ci, mais qu'elle a toujours été jeune et belle et comme il dit, moderne ; qu'il y a eu des époques où elle a été encore plus belle qu'à présent, et qu'en ce moment même, dans d'autres pays, il

la trouvera différente, plus surprenante et plus hardie, ou aussi attrayante, mais sous d'autres vêtements.

*

Il a franchi l'unique ligne de démarcation qui sépare complètement le non-lettré du lettré : le mot « moderne » est désormais pour lui sans prestige, a cessé d'être pour lui une recommandation, et il sourit quand il entend dire : « Comme c'est beau ! On dirait que c'est moderne. » Le gros de la troupe est resté en deçà de cette ligne et ne la franchira jamais ; décidément, cette passion exige trop de patience, trop de peines ; tous ces voiles à soulever, tous ces mots à chercher dans les dictionnaires, tous ces systèmes grammaticaux à comprendre... Ils se contenteront, une fois leurs études obligatoires bâclées, de se tenir au courant, de lire les chroniques littéraires des journaux, d'acheter les livres couronnés et ceux qu'on appelle les livres du jour. C'est fini ; ils ont renoncé. Mais lui, s'est rapproché d'Athènes, et il a même fait un pas vers la Sagesse. Il a triomphé de quelques-unes

de ces « folles opinions dont tout le monde est abreuvé » et que Pierre Charron énumère dans son livre, telles que « estimer et recommander les choses à cause de leur nouveauté » et « estimer les choses non selon leur vraie, naturelle, et essentielle valeur, qui est souvent interne et secrète, mais selon la montre ou la parade ou le bruit commun ». Cependant, ce grand progrès est resté « interne et secret ». Rien ne distingue notre jeune lecteur de ceux qui sont demeurés en arrière, et il y a même des chances pour qu'aux yeux des gens ce soit lui qui semble s'être laissé devancer. Sa passion l'a porté avec tant de violence à la conquête d'un nouveau domaine linguistique (qui n'est pas au programme, l'anglais par exemple, alors qu'il doit être interrogé sur un texte allemand) ou l'a fait s'absorber si complètement dans l'étude d'un seul auteur qu'il a négligé de préparer son examen, et il y échoue ou le passe difficilement, tandis que les non-lettrés sont reçus avec les félicitations des examinateurs. Il a négligé ses intérêts matériels pour sa passion, comme un amoureux s'endette pour une femme.

*

Mais il a passé la grande épreuve éliminatoire. Il sait maintenant qu'un poète comme Callimaque, avec six cents lecteurs dans l'Europe entière, est plus célèbre et plus assuré de le rester que ce contemporain dont les livres se tirent à cent mille exemplaires.

Et cependant ce n'est pas encore fini, il n'a pas encore obtenu le haut mandarinat que nul bouton ne désigne; la sélection est rigoureuse, et les épreuves qui remettent tout en question ont lieu plusieurs fois par an, au cours de ces années d'apprentissage. De nouvelles tentations se présentent.

Il a trop aimé les livres comme des objets matériels : leur forme, leur poids, le grain de leur papier, leur facilité à s'ouvrir, la bonne odeur de quelques-uns quand ils sont neufs (ils ont même une odeur caractéristique différente selon le pays où ils ont été faits). Il lui est arrivé de les parfumer quand ils n'avaient plus d'odeur, et il choisit avec méditation les reliures qu'il leur donne. Il les entretient, il les caresse. Cette

forme de son vice peut arriver à le dominer entièrement, et l'éloigner même de la lecture. Il peut devenir de lecteur bibliophile exclusif, se résigner à cela et s'y complaire. Perdre de vue la fonction spirituelle du livre. Et finir, avec les exemplaires rares et les premières éditions, dans la spéculation pure et simple. Oh, c'est une belle et respectable passion ; et utile : leurs soins bâtissent et conservent de petites Arches de Noé littéraires dans lesquelles bien des œuvres pleines de sagesse, de consolation et de joie, ont traversé et traverseront les déluges de l'Histoire. Mais chez certains d'entre eux, on sent quelque chose comme du mépris pour l'autre aspect du livre, pour cela qui fait à nos yeux toute sa valeur. On dirait que, pour eux, les auteurs n'ont été que les producteurs inconscients d'une matière première qui sert de support à des qualités plus précieuses que celles qu'elle peut avoir : la rareté, ou la curiosité et le fait d'être un prétexte au déploiement d'un grand luxe matériel. Mais ce mépris est méprisé des lettrés qui ne sont pas exclusivement bibliophiles. Devant les richesses de cer-

tains bibliophiles on se surprend à songer à des Barbares qui auraient recueilli des instruments compliqués provenant de la Civilisation, et desquels ils ne connaissent pas exactement l'usage et la valeur. J'ai souvent entendu parler d'un bibliophile français qui habitait Genève sous le Second Empire et qui collectionnait uniquement les « livres ridicules » : des recueils de poésies publiés par des magistrats de province, des traités de métaphysique invraisemblables, des poèmes épiques en vingt mille vers, des livres de maniaques et de déments, tout cela choisi et classé avec soin par ce bibliophile, qui s'était fait ainsi parmi ses familiers une réputation d'homme d'esprit. Eh bien, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'en regardant de près la collection de ce Monsieur on y aurait trouvé « Gaspard de la Nuit » et « Les Fleurs du Mal ».

*

Supposons donc que notre lecteur a triomphé facilement de la tentation de la bibliophilie exclusive ; mais voici une autre tentation beaucoup plus forte.

L'érudition. Sous toutes ses formes : recherche de la genèse et des sources des œuvres, histoire comparée des littératures, établissement des textes, vérification des attributions, études sur la grammaire et le vocabulaire de l'auteur ; et la biographie, où l'intuition et le détectivisme ont si beau jeu. N'est-ce pas vers cela que le tirait sa passion : non seulement jouir de la lecture des livres et s'en nourrir, mais pénétrer en eux, voir leur structure intime, les disséquer, connaître leur histoire, reconstituer leur embryogénie, découvrir leurs tares héréditaires ? Et puis raconter tout cela ; et justement, si on a « un brin de plume » c'est là qu'on trouvera à l'employer le plus utilement. En même temps, cela peut être une carrière, et la passion se trouverait de cette manière réconciliée avec l'ordre, la sécurité matérielle et les honneurs. Ce serait une passion sagement conduite et exploitée. Et cela n'empêcherait pas...

Non. Cela empêcherait. Car la passion, sagement conduite et exploitée, s'éteindrait vite. Une autre, sans doute, la remplacerait : la curiosité érudite. Mais elle

n'est pas du même ordre que la passion littéraire. Elle est un peu, à la passion littéraire, ce que l'avarice est à la prodigalité, et l'ivrognerie à l'amour. Elle est trop à l'abri du risque, trop facile à contenter, elle exige trop peu de celui qui la subit. Elle le déforme et le flétrit plus vite. L'érudit exclusif ne tarde pas à ne plus voir dans les œuvres que l'aspect qui fait l'objet de ses études. Comme un médecin pour qui la maladie d'un homme est plus intéressante, plus réelle que l'homme lui-même. Bientôt, l'érudit pur ne s'arrête plus à considérer la beauté de l'œuvre littéraire : il songe à son histoire, à son cas. Il sent bien qu'il ne coïncide plus avec elle, mais son amour-propre lui dit que c'est parce qu'il la domine et la dépasse, et il croit son amour-propre. Il n'a plus de contact qu'avec ses sujets d'étude et finit par vivre satisfait dans l'ignorance de tout le reste. Il s'est enkysté. Il pourrait redire le plus mauvais vers de Tristan Corbière :

L'art ne me connaît pas. Je ne connais pas l'art.

Or, une des principales caractéristiques de l'élite lettrée, c'est l'attention qu'elle porte à la littérature

contemporaine : elle veut suivre le développement des traditions dont elle connaît les origines. Lui, s'interdit ce domaine, finit par ne même pas désirer le connaître, s'en méfie. Il a pour ainsi dire glissé hors de l'élite. Et n'importe lequel des contemporains qu'aucun vrai lettré n'ignore pourrait lui redire comme Lucifer à l'Ange du Seigneur dans Milton :

Not to know me argues thyself unknown.

Mais notre lecteur, comme le Pèlerin de John Bunyan, a vaincu cette dernière tentation. Cela ne l'empêchera pas, du reste, de considérer avec respect l'ouvrage des érudits, pour l'utilité qu'il en retire. Il connaîtra leurs méthodes de travail, pourra lui aussi à l'occasion les mettre en œuvre ; mais il ne s'y laissera pas absorber complètement. La passion a été plus forte que tout. Il a conquis le plus haut grade. (Et autour de lui on dit : C'est un fruit sec.)

*

Le plus haut grade, c'est-à-dire l'entrée dans le grand monde des livres, dans ce qu'on appelle, en

France et pour le moment : la culture. Il a vingt ans et derrière lui, déjà, cinq ou six années de lectures volontaires, cinq ou six années de vraie vie littéraire (on rirait s'il le disait). Il commence à faire partie d'une élite, de la « discrète élite ». Et tant discrète ! Vraiment, pour ce qui est des satisfactions de la vanité, le clergé séculier est mieux partagé qu'elle ; mais c'est qu'en effet elle est une espèce de clergé régulier, sans nom et sans honneurs dans le siècle. Même ce mot d'élite est trop haut-sonnant pour elle : elle n'en voudrait pas. Mais comment désigner autrement ce petit nombre d'hommes et de femmes si bien triés, choisis après tant d'épreuves parmi tant de milliers de personnes ? (Penser au nombre de ceux qui sont restés en arrière.)

Mais alors, c'est donc, après tout, une spécialité ou une profession comme les autres ? Et il pourrait prendre le titre de « lettré », comme ces personnages bizarres qu'on rencontre parfois, qui font inscrire sur leurs cartes de visite : « Homme de lettres » ? Non, ce n'est pas une spécialité, ni une profession : c'est une qualité,

quelque chose qui tient à l'homme même, qui fait partie de son bonheur, qui peut lui être indirectement très utile mais qui ne lui rapportera jamais un sou, pas plus que sa politesse, son courage ou sa bonté.

*

C'est maintenant que vont commencer les vraies grandes aventures, et il rit en songeant à celles d'autrefois : la découverte des classiques de son pays, celle de Shakespeare ou de Dante, celle de Lucrèce ou d'Aristophane. Cela lui paraissait alors le bout du monde. Et le temps où, pauvre illettré, il ne pouvait lire que les modernes, ne trouvait de saveur qu'en leurs ouvrages. A présent, cette littérature moderne, contemporaine de son enfance, et qui lui semblait si vaste et plus importante que tout le reste, il ne la voit plus que comme un des épisodes de l'histoire littéraire de son pays ; de ces épisodes-là, il lui arrive d'en examiner deux par an. Désormais ses voyages s'étendent sur un continent tout entier et il séjourne même dans des régions que la plupart des touristes négligent ou

dont les guides ne disent rien. Voyages dans le temps et dans l'espace, mais qui peuvent s'accomplir en restant assis dans une bibliothèque, car ces pays s'appellent : Hérodote, Tacite, Rabelais, les Mystiques espagnols, Marino et les Marinisti, la lyrique allemande contemporaine, l'époque d'Elisabeth, Dada, les Parnassiens, les Précieux, l'archiprêtre de Hita, James Joyce, la Reine de Navarre, Béranger... Là, tout est découverte et plaisir de la découverte même si on revient, si on relit. Cependant, il dirigera et freinera sa passion, il n'abusera pas de ces passeports et de ces permis de circuler qu'il a obtenus : il sait que les livres ne sont rien sans la vie (les livres eux-mêmes le lui disent) et il impose des limites, une discipline à son appétit. Un jour, après avoir longtemps hésité, il renoncera à apprendre une nouvelle langue étrangère et s'interdira un nouveau domaine littéraire. C'est un sacrifice, une mortification dont Dieu lui tiendra compte.

Et il n'a pas seulement les délices du voyage et de la découverte : il éprouve aussi les plaisirs d'une

ascension, d'un progrès dans la connaissance et d'un accroissement de son pouvoir d'appréciation. Ce drame annoncé à grand bruit, joué avec succès sur un théâtre fameux et qui a trouvé des admirateurs dans le public et des critiques favorables dans les journaux, il le lit avec intérêt et curiosité, comme un devoir d'écolier rempli d'absurdités amusantes, de disparates imprévues et de fautes cocasses. Mais ce qui le surprend et le divertit le plus, ce sont les preuves d'une culture littéraire insuffisante qu'il trouve chez certains érudits, critiques, auteurs de manuels scolaires... Ainsi il vient de lire, au dos de sa carte d'entrée dans la « sala riservata » d'une des plus fameuses bibliothèques d'Europe, qu'il est défendu, entre autres choses, « d'apporter des ouvrages d'un caractère frivole ». Il regarde autour de lui, sur les rayons : Boccace, Bandello et Straparole sont là, à des places d'honneur. Au bout de combien d'années un ouvrage frivole cesse-t-il d'être considéré comme tel? Ou plutôt : qu'est-ce qu'un ouvrage frivole? Ce serait une question intéressante à poser aux directeurs de cette biblio-

thèque, érudits illustrissimes. Et ses anciens professeurs de lettres ? Étaient-ils donc tous des non-lettrés, ou des demi-lettrés ? Tous, non, mais beaucoup d'entre eux. Simplement, ils exerçaient cette profession, qu'ils avaient épousée par hasard ou par nécessité et à laquelle ils s'étaient habitués, — mariages de raison ; mais à aucun moment, ils n'avaient été tirés par l'impérieuse passion, et les Lettres étaient pour eux lettres closes. Ils ne savaient pas, et ils n'auraient pas toléré qu'on dise, que « la culture est fille du plaisir et non pas du travail » (*).

*

Il le sait, lui, notre lettré ; il le sait par expérience ; c'est le secret de l'élite dont il fait partie, secret qui n'a pas besoin d'être gardé, puisqu'il n'est, pour ceux qui ne sont pas de l'élite, qu'une énigme.

Pauvre élite au secret incompréhensible, élite sans autorité temporelle, insignifiante par le nombre, divisée en tout petits groupes répartis entre chacun des

(*) Ortega y Gasset. *El Espectador* (de mémoire).

domaines linguistiques. Et cependant, elle continue d'exister, de siècle en siècle, et ses jugements ont toujours fini par s'imposer aux masses. C'est qu'en effet elle est une et indivisible en dépit des frontières, et que la beauté littéraire, picturale et musicale est pour elle quelque chose d'aussi vrai que la géométrie euclidienne pour le commun des esprits. Une et indivisible parce qu'elle est, dans chaque pays, ce qu'il y a en même temps de plus national et de plus international : de plus national, puisqu'elle incarne la culture qui a rassemblé et formé la nation, et de plus international, puisqu'elle ne peut trouver ses pareilles, son niveau, son milieu, que parmi les élites des autres nations : qui se ressemble s'assemble. C'est ainsi que l'opinion d'un Allemand assez lettré pour connaître le français littéraire coïncidera probablement, sur un livre français quelconque, avec l'opinion de l'élite française et non pas avec le jugement des non-lettrés français. Un de nos petits romanciers du commencement du xvii^e siècle, Nervèze, avait entrevu cela lorsqu'il disait vers 1620 : « Il me reste pour eux (ses

ouvrages) un petit de jalousie de leur honneur pour désirer que leur cours soit heureux et qu'à cet effet ils tombent plutôt entre les mains des sages et modestes lecteurs que des sévères. Ils ont déjà passé devant les yeux de tous les deux, espérant la discrétion des premiers et la censure des autres, bref, essayé les humeurs et les jugements de leur siècle, *possible beaucoup moins heureusement en leur patrie que dans les terres étrangères...* » Et il y revient un peu plus loin, parle des traductions qu'on a faites de ses livres, et exagère à plaisir la froideur de l'accueil qu'ils ont reçu en France (nous savons qu'au contraire ils y eurent une grande vogue entre 1600 et 1630 environ), comme s'il trouvait plus flatteur pour un écrivain d'être admiré à l'étranger que d'être célèbre dans son pays. C'est qu'en effet, il sentait, sans se l'expliquer clairement, que l'approbation des élites étrangères donnait raison à celle de la minorité française qui le préférait aux auteurs favoris des non-lettrés nationaux. Et encore aujourd'hui non plus Nervèze, oublié, mais Racine, mais n'importe quel grand classique français ou an-

glais, ou italien, a au moins autant de lecteurs à l'étranger que dans son pays d'origine. Grands écrivains, petites chapelles cosmopolites.

*

Nous avons suivi notre lecteur idéal jusqu'à son entrée dans l'élite où l'a conduit la grande ardeur de sa passion. Nous pouvons à présent l'imaginer, pour son bonheur, un peu assagi, un peu blasé, meilleur ménager de son plaisir, ayant trouvé un confortable équilibre entre la vie et les livres. Ce qui fut passion redevient vice, mais vice pratiqué avec connaissance et sagement cultivé, sans perte de temps, sans risque de scandale ni de déboires. Sainte-Beuve, en dehors de son œuvre, fut ainsi : « Il n'est que de vivre : on voit tout et le contraire de tout », et ailleurs : « Aujourd'hui 13 septembre 1846 j'ai achevé la lecture des Lettres de Rancé, et j'ai traduit une Idylle (la quatrième) de Théocrite. Croisons nos plaisirs. »

Le plus grand de tous ces plaisirs, peut-être, est celui de voir clairement et presque du premier coup ce

que vaut un livre. Plaisir d'expert. Deux ou trois pages, souvent, lui suffiront, comme il nous suffit d'entendre parler un homme ou une femme pendant quelques minutes pour savoir à quelle classe sociale il ou elle appartient. L'ayant jugé mauvais, il le rejette sans hésitation. Et cependant cela se vend et se vendra à des milliers d'exemplaires et donnera à son auteur tous les avantages que produit la célébrité. Mais dans dix ans, dans vingt ans, son jugement sera confirmé par une sentence terrible : l'oubli à perpétuité. Plaisir de n'être pas dupe, d'avoir, honnête homme, déjoué les manœuvres des aigrefins.

Il voit les démarquages, les vulgarisations de grandes œuvres d'accès difficile, la contrefaçon. Il ne se laisse ni tromper ni intimider par les opinions des critiques. Il est le critique silencieux des critiques. Il les classe, et trouve plus d'un demi-lettré dans leur nombre. Il sait lire entre les lignes de leurs articles et de leurs études ; fait aisément la part d'une culture insuffisante, du manque de goût, de la mauvaise foi, de la camaraderie, de l'envie, de l'intrigue, — l'in-

trigue, au moins aussi déplacée en littérature que l'honnêteté dans les choses de l'amour.

En même temps, il a le plaisir, plus grand encore que celui de n'être pas dupe, de découvrir le génie au moment où il se manifeste, d'être des premiers à deviner l'origine et la destinée de ce livre obscur, de père inconnu et qui est en réalité le prince-héritier d'une haute lignée, d'une grande tradition littéraire. Dans ces moments-là, il cesse d'être un jouisseur blasé, la passion qui couvait se renflamme, et il a encore de beaux jours et de belles nuits de lecture.

Et ici, une tentation se présente, la dernière : écrire ; se faire critique à son tour. Mais à quoi bon ? Dénoncer les mauvais livres à succès, pourquoi ? Troubler la fête locale du gros public, et faire de la peine à d'honnêtes gens et travailleurs ? Non, ce serait se préparer des souvenirs gênants, presque des remords, sans parler du regret d'avoir perdu son temps. Il ne voudrait pas être Jules Lemaître éreintant Georges Ohnet, ni Léon Bloy empalant impérialement, vers 1885, une vingtaine de nullités dont les noms, célèbres

alors, sont aujourd'hui complètement discrédités, ou tellement oubliés qu'ils surprennent l'oreille du lecteur comme des noms de rentiers confinés dans la vie privée. A quoi bon dire publiquement que X... et Y... sont de mauvais écrivains puisque dans vingt ans la critique qui les loue aujourd'hui dira de ces gens-là ce qu'il dirait maintenant, à moins qu'elle ne les ait oubliés tout à fait? Le métier d'éreinteur répugne à sa nature indolente. Il n'y peut voir qu'un vilain moyen, pour un débutant, d'attirer l'attention sur soi, ou pour un critique de se faire craindre. Métier malpropre qui le fait penser aux lutteurs des baraques foraines, aux divertissements des porteurs de fardeaux (autrement dits : faquins), à l'homme de peine.

Ecrire pour saluer l'apparition des grandes œuvres ou mettre en lumière les mérites des œuvres méconnues? Cela est beaucoup plus tentant. Mais la qualité de lettré ne va guère sans une grande dose de discrétion. Il faudrait que la vanité s'en mêlât, comme autrefois lorsqu'il voulait avoir tout lu, par curiosité et pour étonner ses camarades. Vanité souvent utile,

quand elle est bien dirigée, vanité calomniée. Mais nous supposerons qu'il a si bien progressé dans la sagesse qu'il s'est affranchi même de la vanité. Il sera satisfait d'être un lecteur et de recommander à ses meilleurs amis, discrètement, les livres qu'il aime, qui passent presque inaperçus, et qui seront célèbres dans vingt ans.

*

J'ai écrit le beau nom d'Antoine de Nervèze, et j'ai cité une phrase de la préface de ses « Amours Diverses ». Il est tellement négligé qu'une note sur lui peut-être ne serait pas malvenue. Ce sera ma contribution de lecteur apprenti-lettré à ces pages où j'ai essayé de faire le portrait d'un lecteur idéal et presque parfait.

Nervèze a si peu tenté les érudits que même les dates de sa naissance et de sa mort sont incertaines : 1570 (?) 1625 (?). On le range d'habitude parmi les petits romanciers précurseurs et contemporains de « l'Astrée », et Ferdinand Brunot le cite dans son « His-

toire de la Langue Française » comme exemple de galimatias. Il semble avoir commencé par tirer des Chants II et XII de la « Jérusalem délivrée » une sorte de conte féerique, chevaleresque et élégiaque, — le premier de ses « Amours Diverses », intitulé « Histoire de Clorinde ». Les contes qui suivirent peuvent avoir des sources italiennes que je n'ai pas su voir ou que je ne connais pas. Dans les derniers, il est possible qu'il ait inventé ses sujets.

Il fait tout ce qu'il peut pour nous plaire : récits d'aventures surprenantes, histoires d'amours, de jalousies, d'infidélités, de réconciliations, et même de conversions. Il nous fait beaucoup voyager : une de ses nouvelles se passe en Hollande, une autre en Flandre et en Languedoc, une autre en Ecosse, à Avignon, à Nîmes, et en Italie (en Ecosse les personnages « s'arrêtèrent en une petite ville qui s'appelle « petit lit » ») ; une autre nous promène des bords de la Garonne à Lisbonne et à Cadix ; une autre se passe en Perse, en Grèce et à Moscou, etc... La variété des noms des personnages est grande : il y a des Cloridon, des Flori-

gène et des Melliflore, mais aussi un Birène (Byron), une Florie, un Arbaut, un Baron de l'Espine et un Sieur du Laurier... Il veut nous ravir par des phrases bien balancées où retentit parfois l'accent pré-racien de Jean de Lingendes et de Tristan l'Hermite ; mais le plus souvent il cherche à nous surprendre, à nous faire dire : « Comment pouvait-on mieux exprimer cela, et d'une manière moins prévue ? » Exemples :

Dieu ôte du rang des choses profanes cette image qu'il conduit là où sa volonté le voulait, et ne laisse en sa place que le sujet de l'étonnement des infidèles.

Et si votre mémoire peut compatir avec mon nom, souffrez qu'il y demeure : ce sera une grâce qui flattera ma disgrâce, et un chemin pour me guider à la patience.

Le comte plein de courroux et de merveille va trouver notre désolée sur son lit. « Eh bien (dit-il), ma fille, votre gouvernante vient de me parler, ce semble, de la part de votre désobéissance. »

Après que la discrétion des parents eut pris congé de la liberté des mariés...

Il interpelle ses personnages :

Console-toi, Méléagre...

Sans interrompre votre propos, Olympe, permettez-moi d'avertir le lecteur qu'au temps du traité de ce mariage, vous étiez à une de vos maisons aux champs. Poursuivez donc votre plainte. « Mon âge (dit-elle, reprenant le fil de ses paroles)...

« Ah père trop cruel ! hélas, Birène, Birène ! » Tout beau, Olympe, vous découvrez vos plaies.

Comme la plupart de ses contemporains, il mêle parfois des vers à sa prose, madrigaux, sonnets, stances :

*Mon âme en ses douleurs incessamment contemple
Son objet glorieux,
De même que celui qui sacrifie au temple
Et ne voit point les dieux.*

La dernière phrase de sa préface au recueil définitif de ses œuvres est celle-ci :

Je les laisse au monde à la merci des hommes pour y suivre le sort des autres choses vaines et périssables.

Une belle cadence ; et il en est plein ; même il gagne à être lu à haute voix. Quelle jolie voix française. Par malheur pour lui, et par bonheur pour nous, il y eut Honoré d'Urfé et puis Charles Sorel et ces deux grands hommes l'éclipsèrent, en même temps que son rival des Ecuteaux et que bien d'autres. On ne peut pas dire qu'il soit méconnu ; il est oublié, simplement, parce que nos manuels français sont moins bien faits, moins complets, jusqu'à présent, que les manuels d'autres pays (l'Angleterre, par exemple, où un écrivain de la même catégorie que Nervèze ne serait pas absolument abandonné, jeté par-dessus bord). Les aventures qu'il raconte, — le cinématographe est venu en purifier la littérature. Ses personnages, — même Birène, — sont des bonshommes en papier découpé qu'il promène sur une carte d'Europe très rudimentaire, où le relief n'est même pas indiqué. Nous avons envie d'appeler à notre secours Jean

Giraudoux et Paul Morand, ou sans aller si loin, Honoré d'Urfé, avec sa géographie précise et ses paysages qui font pressentir Poussin. Quant à son perpétuel effort pour nous surprendre, il nous lasse vite et nous finissons par être surpris de n'être pas surpris. Le meilleur de lui ce sont les tirades et les beaux discours des amoureux et des amoureuses, mais qui en a lu trois les a tous lus. Et cependant tout cela n'empêche pas que Nervèze ne soit un des cent petits chaînons qui relient Ronsard à Racine, et que sans lui la littérature française ne serait pas exactement ce qu'elle est devenue. Et cela est déjà très enviable.

O Antoine de Nervèze, — je t'interpelle à travers cet intervalle de trois siècles comme tu interpelles tes personnages, — petit Précieux, lointain ancêtre de l'Elégie en prose française, permets que pour le prochain tricentenaire de ta mort, qui ne sera pas autrement commémoré, je te dédie cette Elégie en prose sur le beau plaisir solitaire et morose de la Lecture, — et quand je serai devenu à mon tour, d'écrivain peu connu écrivain oublié, quand je serai « un petit oublié

du commencement du xx^e siècle », un pauvre petit oublié (mais avec tant de chances d'être un oublié total et hors de toute chronologie, ce serait déjà très beau) et que mes livres auront suivi le sort des autres choses vaines et périssables, puisse un érudit (mais qu'il soit lettré !) écrire mon nom près du tien.

VALERY LARBAUD.

AMITIÉ DU PRINCE

I

*Et toi plus maigre qu'il ne sied au tranchant de l'esprit,
homme aux narines minces parmi nous, ô Très-Maigre !
ô Subtil ! Prince vêtu de tes sentences ainsi qu'un arbre
sous bandelettes,*

*aux soirs de grande sécheresse sur la terre, lorsque
les hommes en voyage disputent des choses de l'esprit
adossés en chemin à de très grandes jarres, j'ai entendu
parler de toi de ce côté du monde, et la louange n'était
point maigre :*

« ...Nourri des souffles de la terre, environné des signes

les plus fastes et devisant de telles prémisses, de tels schismes, ô Prince sous l'aigrette, comme la tige en fleurs à la cime de l'herbe (et l'oiseau qui s'y berce et s'enfuit y laisse un tel balancement... et te voici toi-même, ô Prince par l'absurde, comme une grande fille folle sous la grâce à se bercer soi-même au souffle de sa naissance...),

« docile aux souffles de la terre, ô Prince sous l'aigrette et le signe invisible du songe, ô Prince sous la huppe, comme l'oiseau chantant le signe de sa naissance,

« je dis ceci, écoute ceci :

« Tu es le Guérisseur et l'Assesseur et l'Enchanteur aux sources de l'esprit ! Car ton pouvoir au cœur de l'homme est une chose étrange et ton aisance est grande parmi nous.

« J'ai vu le signe sur ton front et j'ai considéré ton rôle parmi nous. Tiens ton visage parmi nous, vois ton visage dans nos yeux, sache quelle est ta race : non point débile, mais puissante.

« Et je te dis encore ceci : Homme-très-attractif, ô Sans-coutume-parmi-nous, ô Dissident ! une chose est

certaine, que nous portons le sceau de ton regard ; et un très grand besoin de toi nous tient aux lieux où tu respires, et de plus grand bien-être qu'avec toi nous n'en connaissons point... Tu peux te taire parmi nous, si c'est là ton humeur ; ou décider encore que tu vas seul, si c'est là ton humeur : on ne te demande que d'être là ! (Et maintenant tu sais quelle est ta race)... »

*

— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

II

*Ainsi parlant et discourant, ils établissent son renom.
Et d'autres voix s'élèvent sur son compte :*

*« ...Homme très simple parmi nous ; le plus secret
dans ses desseins ; dur à soi-même, et se taisant, et ne
concluant point de paix avec soi-même, mais pressant,
« errant aux salles de chaux vive, et fomentant au plus
haut point de l'âme une grande querelle... A l'aube s'apai-
sant, et sobre, saisissant aux naseaux une invisible bête
frémissante... Bientôt peut-être, les mains libres, s'avan-
çant dans le jour au parfum de viscères, et nourrissant
ses pensées claires au petit-lait du jour...*

« *A midi, dépouillant, aux bouches des citernes, sa fièvre aux mains de filles fraîches comme des cruches... Et ce soir cheminant en lieux vastes et nus, et chantant à la nuit ses plus beaux chants de Prince pour nos chauves-souris nourries de figes pures... »*

Ainsi parlant et discourant.... Et d'autres voix s'élèvent sur son compte :

« *...Bouche close à jamais sur la feuille de l'âme !.. On dit que maigre, désertant l'abondance sur la couche royale, et sur des nattes maigres fréquentant nos filles les plus minces, il vit loin des déportements de la Reine démente (Reine hantée de passions comme d'un flux du ventre) ; et parfois ramenant un pan d'étoffe sur sa face, il interroge ses pensées claires et prudentes, ainsi qu'un peuple de lettrés à la lisière des pourritures monstrueuses... D'autres l'ont vu dans la lumière, attentif à son souffle, comme un homme qui épie une guêpe terrière ; ou bien assis dans l'ombre mimosée, comme celui qui dit, à la mi-lune : « Qu'on m'apporte — je veille et je n'ai point sommeil — qu'on m'apporte ce livre des plus vieilles Chroniques... Sinon l'histoire, j'aime l'odeur*

de ces grands Livres en peau de chèvre (et je n'ai point sommeil). »

« ...Tel sous le signe de son front, les cils hantés d'ombrages immortels et la barbe poudrée d'un pollen de sagesse, Prince flairé d'abeilles sur sa chaise d'un bois violet odorant, il veille. Et c'est là sa fonction. Et il n'en a point d'autre parmi nous. »

Ainsi parlant et discourant, ils font le siège de son nom. Et moi, j'ai rassemblé mes mules, et je m'engage dans un pays de terres pourpres, son domaine. J'ai des présents pour lui et plus d'un mot silencieux.

*

— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

III

Je reviendrai chaque saison, avec un oiseau vert et bavard sur le poing. Ami du Prince taciturne. Et ma venue est annoncée aux bouches des rivières. Il me fait parvenir une lettre par les gens de la côte :

« Amitié du Prince ! Hâte-toi... Son bien peut être à partager. Et sa confiance, ainsi qu'un mets de prédilection... Je t'attendrai chaque saison au plus haut flux de mer, interrogeant sur tes projets les gens de mer et de rivière... La guerre, le négoce, les règlements de dettes religieuses sont d'ordinaire la cause des déplacements lointains : toi tu te plais aux longs déplacements sans

cause. Je connais ce tourment de l'esprit. Je t'enseignerai la source de ton mal. Hâte-toi.

« Et si ta science encore s'est accrue, c'est une chose aussi que j'ai dessein de vérifier. Et comme celui, sur son chemin, qui trouve un arbre à ruches a droit à la propriété du miel, je recueillerai le fruit de ta sagesse ; et je me prévaudrai de ton conseil. Aux soirs de grande sécheresse sur la terre, nous deviserons des choses de l'esprit. Choses probantes et peu sûres. Et nous nous réjouirons des convoitises de l'esprit... Mais d'une race à l'autre la route est longue, et j'ai moi-même affaire ailleurs. Hâte-toi ! Je t'attends!... Prends par la route des marais et par les bois de camphriers. »

Telle est sa lettre. Elle est d'un sage. Et ma réponse est celle-ci :

« Honneur au Prince sous son nom ! La condition de l'homme est obscure. Et quelques-uns témoignent d'excellence. Aux soirs de grande sécheresse sur la terre, j'ai entendu parler de toi de ce côté du monde, et la louange n'était point maigre. Ton nom fait l'ombre d'un grand arbre. J'en parle aux hommes de poussière, sur les rou-

tes ; et ils s'en trouvent rafraîchis.

« Ceci encore j'ai à te dire :

« J'ai pris connaissance de ton message. Et l'amitié est agréée, comme un présent de feuilles odorantes : mon cœur s'en trouve rafraîchi... Comme le vent du Nord-Ouest, quand il pousse l'eau de mer profondément dans les rivières (et pour trouver de l'eau potable il faut remonter le cours des affluents), une égale fortune me conduit jusqu'à toi. Et je me hâterai, mâchant la feuille stimulante. »

Telle est ma lettre, qui chemine. Cependant il m'attend, assis à l'ombre sur son seuil...

*

— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

IV

...Assis à l'ombre sur son seuil, dans les clameurs d'insectes très arides. (Et qui demanderait qu'on fasse taire cette louange sous les feuilles ?) Non point stérile sur son seuil, mais plutôt fleurissant en bons mots, et sachant rire d'un bon mot,

assis, de bon conseil aux jeux du seuil, grattant sagesse et bonhomie sous le mouchoir de tête (et son tour vient de secouer le dé, l'osselet ou les billes) :

tel sur son seuil je l'ai surpris, à la tombée du jour, entre les hauts crachoirs de cuivre.

Et le voici qui s'est levé ! Et debout, lourd d'ancêtres

et nourrisson de reines, se couvrant tout entier d'or à ma venue, et descendant vraiment une marche, deux marches, peut-être plus, disant : « O Voyageur... », ne l'ai-je point vu se mettre en marche à ma rencontre ?... Et par-dessus la foule des lettrés, l'aigrette d'un sourire me guide jusqu'à lui.

Pendant ce temps les femmes ont ramassé les instruments du jeu, l'osselet ou le dé. « Demain nous causerons des choses qui t'amènent... »

Puis les hommes du convoi arrivent à leur tour ; sont logés, et lavés ; livrés aux femmes pour la nuit. « Qu'on prenne soin des bêtes déliées... »

Et la nuit vient avant que nous n'ayons pris coutume de ces lieux. Les bêtes meuglent parmi nous. De très grandes places à nos portes sont traversées d'un long sentier. Des pistes de fraîcheur s'ouvrent leur route jusqu'à nous. Et il se fait un mouvement à la cime de l'herbe. Les abeilles quittent les cavernes à la recherche des plus hauts arbres dans la lumière. Nos fronts sont découverts, les femmes ont relevé leur chevelure sur leur tête. Et les voix portent dans le soir. Tous les chemins

silencieux du monde sont ouverts. Nous avons écrasé de ces plantes à huile. Le fleuve est plein de bulles, et le soir est plein d'ailes, le ciel couleur d'une racine rose d'ipomée. Et il n'est plus question d'agir ni de compter, mais la faiblesse gagne les membres du plus fort ; et d'heure plus libre que cette heure, nous n'en connûmes point...

Au loin sont les pays de terres blanches, ou bien d'ardoises. Les hommes de basse civilisation errent dans les montagnes. Et le pays est gouverné... La lampe brille sous Son toit.

*

— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

ST. J. PERSE.

ULYSSE

FRAGMENTS

Nous avons d'abord songé à donner dans ce numéro la traduction d'un Episode entier de *Ulysses*, — les Divisions et Subdivisions du livre étant comme suit : I, 1-3 ; II, 1-12 ; III, 1-3, — par exemple I, 1, ou bien II, 3 ou II, 7, ou encore III, 3 ; mais nous avons compris qu'aucun Episode isolé ne donnait une idée suffisante du livre de James Joyce. Dans I, 1, Stephen Dedalus (*Télémaque*) et quelques personnages secondaires apparaissent seuls, et Léopold Bloom (*Ulysse*) est absent ; à part II, 1, tous les Episodes de II présentent des obscurités pour qui n'a pas lu ceux qui précèdent ; enfin dans III, 3, Molly Bloom (*Pénélope*) est seule en scène, — Léopold Bloom, Stephen Dedalus et les Prétendants n'apparaissant qu'à travers sa pensée, qui les déforme. L'unique moyen de donner en un minimum d'espace un aperçu du contenu et de la forme de *Ulysses* était de réunir quelques pages du début et de la fin du livre dans lesquelles apparaissent les trois personnages prin-

cipaux : Léopold Bloom, Molly Bloom et Stephen Dedalus. Nous avons donc pris, pour les offrir aux lecteurs de cette revue, les premières pages de I, 1, quelques morceaux caractéristiques de III, 2, et les dernières pages de III, 3.

Dans I, 1, l'ouverture du livre, Stephen Dedalus commence sa journée sur la tour avec son camarade Malachi Mulligan et l'étudiant anglais Haines. A la fin de l'Episode, il renonce à passer la nuit suivante dans la tour, et nous allons le suivre dans ses démarches et ses déplacements jusqu'à la fin de I, 3, Léopold Bloom apparaissant dans II, 1. Cet Episode a la forme d'un récit mêlé de dialogues et de fragments de monologue intérieur.

III, 2 nous montre la fin de la journée des deux personnages. Après leur dernière rencontre Léopold Bloom emmène Stephen Dedalus chez lui et lui propose d'y finir la nuit. Cet Episode est entièrement écrit sous forme de questions et de réponses. L'auteur se place et nous place en dehors de ses personnages et analyse les démarches de leur pensée tout en décrivant minutieusement leurs actions et leur environnement tel qu'il leur apparaît. Il n'y a pas de dialogue direct. L'ordre chronologique et logique est strictement suivi, conformément à l'allure de la pensée virile lucide. Vers la fin de l'Episode, Stephen Dedalus ayant refusé l'offre de Léopold Bloom et l'ayant laissé seul, Bloom va se coucher près de sa femme.

III, 3, est tout entier rempli par le monologue intérieur, abondant, amorphe, illogique, désordonné, de Mme Bloom que son mari a réveillée en entrant dans le lit.

Majestueux et rond, Buck Mulligan parut en haut des marches, porteur d'un bol mousseux sur lequel reposaient en croix rasoir et glace à main. Une robe de chambre jaune, sans ceinture, était amicalement gonflée derrière lui par l'air suave du matin. Il éleva le bol et psalmodia :

— *Introibo ad altare Dei.*

Puis immobile, scrutant l'ombre de l'escalier en colimaçon, il jeta grossièrement :

— Montez, Kinch. Montez, abominable jésuite.

Et d'un pas solennel il gagna la plate-forme de tir. Gravement, leur faisant face, il bénit par trois fois la tour, la campagne environnante et les montagnes qui s'éveillaient. Apercevant alors Stephen Dedalus, il s'inclina dans sa direction, traçant de rapides croix en l'air, avec des hochements de tête et des glouglotements. Accoudé sur la dernière marche, somnolent et contrarié, Stephen Dedalus considérait avec froideur la face oscillante et glouglou-

tante qui le bénissait, chef chevalin, chevelu, ignorant tonte et tonsure, grenu et teinté comme du chêne clair.

Buck Mulligan avait jeté un rapide coup d'œil sous le miroir à main, puis recouvert le bol d'un geste vif.

— A la boîte, dit-il, catégorique.

Et d'un ton de prédicant :

— Car ceci, O mes bien-aimés, est la fin-fine Eucharistine : corps et âme, sangnieu. Ralentir à l'orgue, s. v. p. Fermez les yeux, M'sieurs dames. Un instant. Ça ne va pas tout seul avec ces globules blancs. Silence, tous.

Guignant de l'œil vers le ciel, il modula dans le grave un long sifflement impératif, puis comme ravi en extase, fit une pause ; ses dents égales et blanches s'allumaient ci et là de points d'or. Chrysostomos. En réponse, deux puissants coups de sifflet vrillèrent le calme.

— Merci, vieux frère, cria-t-il allègrement. Ça va. Coupez le courant, s. v. p.

Il quitta d'un bond la plate-forme de tir, et tout en rassemblant sur ses jambes les pans flottants de sa robe de chambre, fixa son observateur avec gravité. Face de clair-obscur, replète ; galbe ovale, mâchoire amère, tout le portrait d'un prélat moyen-âgeux, protecteur des arts. Un sourire pacifique anima ses lèvres.

— Ironie des choses, fit-il, jovial. Quel idiot de vieux nom grec vous avez là.

Et l'ayant menacé d'un doigt amical et facétieux, il marcha vers le parapet en riant tout seul. Stephen Dedalus qui lui avait emboîté le pas, s'assit à mi-chemin, accablé, sur le bord de la plate-forme de tir, le regardant qui équilibrait son miroir sur le parapet, plongeait le blaireau dans le bol, et faisait mousser cou et joues.

La voix joyeuse de Buck Mulligan poursuivait :

— Mon nom aussi est cocasse : Malachi Mulligan, deux dactyles. Mais il rend un son hellénique, pas vrai ? Sautelant et soleil-leux comme le bouc lui-même. Il faut que nous allions à Athènes. Viendrez-vous si la tante veut bien se fendre d'une vingtaine de sigues ?

Il posa le blaireau et cria, hilare :

— Viendrais-tu ? Gnognote de jésuite.

Puis commença de se raser avec soin.

— Dites-moi, Mulligan, fit Stephen paisiblement.

— Quoi, mon coco ?

— Combien de temps Haines va-t-il encore rester dans cette tour ?

La joue rasée de Buck Mulligan affleura son épaule droite, et spontanément :

— Bon dieu de bon dieu, est-il assez sinistre ! Le pesant Saxon. Trouve que vous n'êtes pas un gentleman. Nom de dieu, ces salauds d'Anglais. Crevant d'argent et d'indigestion. Parce qu'il sort d'Oxford. Vous, Dedalus, vous l'avez la manière d'Oxford. Il ne peut pas vous dégoter. D'abord, je vous ai baptisé moi, et de première : Kinch la fine-lame.

Il se rasait précautionneusement le menton.

— Toute la nuit, dit Stephen, il a été possédé d'une panthère noire. Où accroche-t-il son fusil ?

— Un lamentable dingo, émit Mulligan. Auriez-vous eu la frousse ?

— Certes, fit Stephen avec conviction, et réalisant mieux sa peur. Là, dans le noir, avec un homme que je ne connais pas, qui geint, divague, et veut tirer sur une panthère noire. Vous avez

sauvé des gens qui se noyaient. Moi, je n'ai rien d'un héros. S'il reste ici je file.

Buck Mulligan fit une grimace à la mousse de son rasoir. D'un petit bond il fut à bas de son perchoir, et fouilla rapidement dans les poches de son pantalon.

— Chierie, mâchonna-t-il.

Revenant à la plate-forme, il plongea sa main dans la pochette de Stephen :

— Consentez-moi le prêt de votre tire-jus pour essuyer mon rasoir.

Stephen le laissa tirer un mouchoir malpropre et chiffonné que Mulligan exhiba en le tenant par un coin. Il en essuya soigneusement sa lame. Et considérant ce mouchoir :

— Le tire-jus de l'aède. Une nouvelle nuance d'art pour notre école poétique : vert pituite. Savoures-tu ça, mon vieux?

De retour au parapet il contempla la baie de Dublin, tandis que sa belle toison chêne clair frissonnait au vent.

— Sacré dieu, fit-il, imperturbable. La voilà bien la mer, celle d'Algy, la grise et douce maman. La mer pituitaire. La mer contractilotestriculaire. *Epi oinopa ponton*. Ah, Dedalus, les Grecs. Il faut que je vous les fasse connaître. Vous devez les lire dans l'original. *Thalatta ! Thalatta !* Elle est notre mère grande et douce. Venez la voir.

Stephen se leva, et le rejoignit au parapet. Accoudé, il observait la mer et le Courrier débouquant du port de Kingstown.

— Notre mère puissante, dit Buck Mulligan.

Et ramenant soudain ses grands yeux inquisiteurs sur le visage de Stephen :

— Ma tante pense que vous avez tué votre mère. Voilà pourquoi elle ne voudrait pas me voir frayer avec vous.

— Quelqu'un l'a tuée, fit Stephen, sombre.

— Nom de dieu, Kinch, vous auriez tout de même pu vous mettre à genoux quand votre mère mourante vous l'a demandé. Je suis un animal à sang froid comme vous. Mais penser que votre mère dans son dernier souffle vous a supplié de vous agenouiller et de prier pour elle. Et que vous avez refusé. Vous êtes effrayant...

Il s'interrompit et savonna légèrement encore sa seconde joue. Un sourire tolérant retroussait sa lèvre.

— Mais une séduisante baladine, murmura-t-il. La plus séduisante de toutes.

Il se rasait à gestes égaux, silencieux, attentifs.

Stephen, un coude appuyé au granit rugueux, et le front dans sa paume, fixa le bord effrangé et les luisants de sa manche noire. Une souffrance qui n'était pas encore de la tendresse lui agaçait le cœur. Depuis sa mort elle lui était apparue en rêve ; son corps dévasté, flottant dans la robe brune avec laquelle on l'avait entermée, émettait une odeur de cire et de bois de rose ; son souffle que muette et pleine de reproche elle exhalait vers lui, fleurait faiblement les cendres mouillées. A travers le bord élimé de sa manche, il apercevait cette mer qu'à ses côtés une voix d'homme bien nourri saluait comme une mère grande et douce. La ligne de la baie et la ligne du ciel encerclaient une masse liquide d'un vert terne. Un bol de porcelaine blanche avait contenu près de son lit de mort la bile verte et visqueuse que dans les hurlements de sa souffrance des accès de vomissements arrachaient à son foie gangrené.

Buck Mulligan essayait de nouveau la lame de son rasoir.

— Ah, pauvre sac à puces, dit-il d'une voix bienveillante. Il faut que je vous donne une chemise et quelques tire-jus. Comment vont les grimpants de seconde main ?

— Ils vont assez bien.

Buck Mulligan s'attaquait maintenant au pourtour de sa lèvre inférieure.

— Quelle dérision, fit-il, épanoui, il faudrait dire de seconde jambe. Dieu sait quel alcoolique-syphilo les a lâchés. J'en ai une charmante paire filetée de gris. Vous serez ébouriffant là-dedans. Je ne blague pas, Kinch. Vous marquez foutrement bien quand vous êtes bien nippé.

— Merci, dit Stephen. Je ne peux pas les porter si c'est du gris.

— Il ne peut pas les porter, confia Buck Mulligan à sa face dans le miroir. Le protocole est le protocole. Il tue sa mère, mais il ne peut pas porter de pantalons gris.

Il ferma son rasoir, et de la pulpe caressante de ses doigts palpa sa peau lisse.

Stephen, détournant son regard de la mer, le reporta sur le visage plein, aux yeux mobiles couleur de fumée bleue.

— L'individu avec lequel j'étais au Ship hier soir, dit Buck Mulligan, prétend que vous êtes un P. G. Il est là-haut avec Conolly Norman à Dingoville. Paralyse générale des déments.

Il fouetta l'air en demi-cercle avec sa glace pour faire flamboyer au loin cette nouvelle dans le soleil qui maintenant irradiait la mer. Ses lèvres rasées riaient, et le bord aussi de ses dents étincelantes. Et le rire s'empara du tronc bien musclé.

— Contemplez-vous, affreux barde.

Stephen, vers le miroir tendu que scindait une courbe craquelure, s'inclina, hirsute. Comme lui et les autres me voient. Qui a choisi ce visage pour moi? Ce museau de chien qui s'épouille. Il me le demande aussi.

— J'ai grippé ça dans la chambre de la boniche, dit Buck Mulligan. C'est tout ce qu'il lui faut. Ma tante fait exclusive-

ment usage de servantes disgraciées à l'intention de Malachi. Ne l'induisez pas en tentation. Elle s'appelle Ursule.

Toujours riant, il éloigna le miroir des yeux scrutateurs de Stephen.

— La rage de Caliban à ne pas se reconnaître dans le miroir. Si encore Wilde était vivant pour vous reluquer.

Amer, Stephen recula, désignant la glace de l'index :

— Symbole de l'art irlandais, ce miroir fêlé de bonne à tout faire.

Brusquement, Buck Mulligan glissa son bras sous celui de Stephen et l'entraîna le long du parapet, rasoir et miroir brinqueballant dans la poche où il les avait fourrés.

— Ce n'est pas bien de vous tarabuster ainsi, Kinch, n'est-ce pas, fit-il bonasse. Dieu sait qu'il y a plus en vous qu'en aucun d'eux.

Encore une parade. Il craint la lancette de mon art comme je crains celle du sien. La froide plume d'acier.

— Miroir fêlé de bonne à tout faire. Dites ça au bovin d'au-dessous et soutirez-lui une guinée. Il pue l'argent et trouve que vous n'êtes pas un gentleman. Son vieux dab a fait sa pelote en vendant du jalap aux Zoulous, à moins que ça ne soit en filoutant comme un saligaud. Dieu de dieu, Kinch, si seulement nous pouvions travailler ensemble, nous ferions quelque chose pour notre île. L'helléniser.

Le bras de Cranly. Son bras.

— Et dire qu'il faut que vous demandiez la charité à ces pourceaux. Je suis seul à savoir ce que vous valez. Pourquoi ne pas avoir plus confiance en moi? Qu'est-ce qui vous hérisse contre moi? Serait-ce Haines? S'il fait le moindre bruit par ici, je des-

cen drai avec Seymour et nous le dé piau terons comme Clive Kempthorpe, et mieux.

Eclats de jeunes voix sonnantes et trébuchantes dans les chambres de Clive Kempthorpe. Visages pâles. Ils se tiennent les côtes de rire en s'étayant l'un l'autre. Oh je meurs ! Apprenez-lui ça avec ménagement, Aubrey ! J'en crèverai ! Sa chemise déchirée en rubans qui battent l'air, et ses culottes aux talons, il sautille et chancelle autour de la table, poursuivi par Ades de Magdalen College avec les ciseaux du tailleur. Une tête de veau affolée et dorée de marmelade d'orange. Je ne veux pas qu'on me mette à poil ! Ne faites donc pas le bœuf évaporé !

Par la fenêtre ouverte, des cris effarent le soir qui descend sur la cour carrée. Un jardinier sourd, en tablier, et nanti du masque de Matthew Arnold, pousse sa tondeuse sur la pelouse assombrie, l'œil attentif à la danse des fétus de l'herbe hachée.

Pour nous-mêmes... Néo-paganisme... Nombri l.

— Laissez-le tranquille, fit Stephen. Il n'y a rien à dire de lui sauf la nuit.

Alors qu'est-ce que c'est ? demanda Buck Mulligan impatienté. Accouchez. Moi, je suis franc avec vous. Qu'avez-vous contre moi ?

Ils avaient fait halte, regardant l'aride pointe de Bray Head qui reposait sur l'eau comme le nez d'une baleine endormie. Stephen dégagea tranquillement son bras.

— Vous désirez le savoir ?

— Oui, qu'est-ce ? répondit Buck Mulligan. Je ne me souviens de rien.

Il fixait Stephen tout en parlant. Une légère brise passa sur son front, éventant doucement ses beaux cheveux en désordre, éveillant dans ses yeux d'anxieuses lueurs argentées.

Stephen, impressionné par sa propre voix, commença :

— Vous rappelez-vous ce premier jour où je suis retourné chez vous après la mort de ma mère?

Buck Mulligan eut un rapide froncement de sourcils :

—Quoi? Où? Je ne me rappelle rien. Je ne me rappelle jamais que les idées et les sensations. Quoi? Pour l'amour de dieu, que s'est-il passé?

— Vous faisiez le thé, et j'ai traversé le palier pour reprendre de l'eau chaude. Votre mère sortait du salon avec une visite. Elle vous a demandé qui était dans votre chambre.

— Oui? repartit Buck Mulligan. Qu'ai-je dit? Je n'en sais plus rien.

— Vous avez dit : *Oh, ce n'est que Dedalus dont la mère vient de crever salement.*

Une rougeur qui le faisait plus jeune et plus avenant empourpra la joue de Buck Mulligan.

— Ai-je dit cela? Quel mal y a-t-il?

Nerveusement il domina son embarras.

— Et qu'est-ce que la mort, questionna-t-il, celle de votre mère, ou la vôtre, ou la mienne? Vous avez simplement vu mourir votre mère. Au Mater et Richmond, tous les jours je vois escamoter les cadavres, et dans la salle de dissection je les vois débiter en tranches. C'est de la saloperie et pas autre chose. Tout ceci ne rime à rien. Vous n'avez pas voulu vous mettre à genoux et prier pour votre mère qui vous le demandait sur son lit de mort. Pourquoi? Parce que vous avez en vous de la maudite essence de jésuite, bien qu'elle opère à rebours. Pour moi tout ceci est dérision et saloperie. Ses lobes cérébraux ne fonctionnent plus. Elle appelle le médecin Sir Peter Teazle et cueille des boutons d'or sur son couvre-pieds. Contentez-la tant qu'elle y est encore. Vous

qui repoussez son dernier vœu, vous me boudez parce que je n'ai pas la componction du figurant funèbre loué chez Lalouette. Absurde ! C'est possible que je l'aie dit. Je n'avais nulle intention d'offenser la mémoire de votre mère.

L'assurance lui venait avec les paroles. Stephen pour l'empêcher de toucher encore à la plaie vive de son cœur, affirma, glacial :

— Je ne pensais pas que ma mère fût offensée.

— Alors quoi ?

— C'est moi qui le suis, déclara Stephen.

Buck Mulligan pirouetta sur son talon, s'exclamant.

Il se mit à longer le parapet d'un pas précipité. Stephen restait à son poste, contemplant vers le promontoire la mer calme. Puis promontoire et mer s'estompèrent. Les artères battaient en ses yeux, troublant sa vision ; il sentait la fièvre sur ses joues.

Lancé de la tour, un retentissant appel :

— Etes-vous là-haut, Mulligan ?

— Je viens.

Et tourné vers Stephen :

— Voyez la mer. Se fiche-t-elle assez des offenses ? Débarquez Loyola, Kinch, et descendez. Le Saxon réclame ses grillades matinales.

Un moment sa tête resta visible au niveau de la marche-palier :

— Ne ruminez pas là-dessus toute la journée. Ne me demandez pas de logique. Lâchez les tristes ratiocinations.

Sa tête disparut, mais le bourdonnement de sa voix décroissante rebondissait jusqu'au haut de l'escalier :

Ne te détourne plus pour méditer

L'amer mystère de l'amour,

Car Fergus gouverne les chars d'airain.

L'ombre des forêts flottait dans la paix du matin entre la tour et la mer que regardait Stephen. Au creux de la baie et au large blanchissait la mer miroitante, comme éperonnée par des pieds fugaces et légers. Seins blancs de la mer nébuleuse. Ses palpitations enroulées couple à couple. Une main qui se saisit des cordes de la harpe et de l'arpège enroulé à l'arpège fait un accord. Vagues nuptiales, vif-argent du verbe vacillant sur la morne marée.

Un nuage se disposait à couvrir lentement le soleil, approfondissant de son ombre le vert de la baie. Elle était là derrière Stephen, vase plein d'eaux amères. Le chant de Fergus, je le chantais seul dans ma chambre, prolongeant les longs accords graves. Sa porte était ouverte ; elle désirait m'entendre. Plein de peur et de pitié je m'approchais doucement de son lit. Elle pleurait sur son lit de misère. A cause de ces mots, Stephen : l'amer mystère de l'amour.

Où maintenant ?

Ses secrets : vieux éventails de plumes, carnets de bal à glands, imprégnés de musc, une parure de grains d'ambre dans son tiroir fermé à clef. Une cage d'oiseau pendait à la fenêtre ensoleillée de la maison où elle vécut jeune fille. Elle allait voir le vieux Royce dans la pantomime de Turco le terrible, et riait avec tout le monde quand il chantait :

*Je suis le garçon
Possédant ce don
De me faire invisible.*

Gaieté fantômale, enfuie en fumée : fumet de musc.

Ne te détourne plus pour méditer.

Enfuie en fumée dans la mémoire de la nature avec ses baga-

telles. Tout un assaut de souvenirs. Le verre d'eau qu'elle avait pris au robinet de la cuisine avant d'approcher la Sainte Table. Une pomme vidée et remplie de cassonnade qui rôtissait pour elle dans un coin de l'âtre par un sombre soir d'automne. Ses ongles élégants, rougis du sang des poux écrasés dans les chemises des enfants.

En un rêve silencieux elle lui était apparue : son corps dévasté flottant dans ses vêtements funèbres émettait une odeur de cire et de bois de rose ; son souffle qui s'exhalait tout près de lui en muets secrets, fleurait faiblement les cendres mouillées.

Ses yeux vitreux, du fond de la mort, fixant mon âme pour l'ébranler et la courber. Me fixant seul. La bougie spectrale qui éclairait son agonie. Lumière spectrale sur le visage supplicié. Son souffle retentissant et rauque, râlant l'horreur, pendant que tous priaient à genoux. Ses yeux sur moi, cherchant à me jeter bas. *Liliata rutilantium te confessorum turma circumdet : iubilantium te virginum chorus excipiat.*

Goule ! Mâcheur de cadavres !

Non, mère. Laisse-moi être moi, et laisse-moi vivre.

— Ohé Kinch !

La voix de Buck Mulligan retentit au creux de la tour. Elle parvint au sommet de l'escalier, hélant toujours. Stephen encore tremblant du cri de son âme, percevait la course ardente du soleil, et derrière lui, aériennes, d'amicales paroles.

— Dedalus, descendez comme un bon petit rat. Le breakfast est prêt. Haines s'excuse de nous avoir réveillés cette nuit. Tout va bien.

— Je viens, dit Stephen, en faisant demi-tour.

— Venez, pour l'amour de dieu. Pour l'amour de moi, pour l'amour de nous tous.

La tête de Buck Mulligan disparut et réapparut :

— Je lui ai sorti votre symbole de l'art irlandais. Il trouve cela très fort. Extorquez-lui un sigue, pas? Je veux dire une guinée.

— Je touche ce matin, annonça Stephen.

— La braise de la boîte? Combien? Quatre sigues? En prêterez un?

— S'il le faut.

— Quatre resplendissants souverains, s'écria Buck Mulligan enthousiaste. Nous nous offrirons une royale tournée pour épater les barbifiantes vieilles barbes. Quatre tout-puissants souverains

Les mains en l'air, et frappant du pied chaque marche de pierre, il redescendit, chantant faux avec un accent Cockney :

*Ah qu'nous nous f'rons du bon sang
Buvant whisky, vin et bière,
Au couronnement,
Le jour du couronnement!
Ah qu'nous nous f'rons du bon sang
Le jour du couronnement.*

Un soleil chaleureux s'en donnait à cœur joie sur la mer. Le bol à barbe de nickel étincelait, oublié, sur le parapet. L'emporter, pourquoi? Ou le laisser là, tout le jour, amitié au rancart?

Stephen revint au bol, le prit un instant à pleines mains, éprouvant sa fraîcheur, flairant sous la mousse cette gluante salive qui poissait le blaireau. Ainsi je portais l'encensoir à Clongowes. Je suis un autre à présent et néanmoins le même. Un servant toujours. Le serviteur d'un servant.

Dans la chambre commune de la tour, obscure sous sa voûte, la robe de Buck Mulligan se prodiguait autour du foyer, éclipsant

ou révélant sa lueur jaune. Des hautes barbacanes, deux flèches de jour tombaient moelleuses sur le sol dallé, et à l'intersection de leurs rais une épaisse fumée de charbon et de graisse bouillante flottait, virevoltant.

— Nous allons être asphyxiés, dit Buck Mulligan. Haines, ouvrez la porte, voulez-vous.

Stephen posa le bol à barbe sur le bahut. Un individu de haute taille quitta le hamac où il était assis, marcha vers le seuil et ouvrit la porte intérieure.

— Avez-vous la clef ? demanda quelqu'un.

— C'est Dedalus qui l'a, répondit Buck Mulligan. Janey Mack, j'étouffe !

Il hurla sans se détourner du feu :

— Kinch !

— Elle est dans la serrure, dit Stephen qui s'avavançait. La clef tourna deux fois en grinçant, et par la lourde porte entre-bâillée, l'air et la lumière entrèrent salutaires. Haines restait sur le seuil, regardant au dehors. Stephen traînant jusqu'à la table sa valise dressée, s'y jucha et attendit. Buck Mulligan lança les œufs frits sur un plat proche. Puis transportant le plat et une ample théière jusqu'à la table, les y planta tout à trac avec un soupir de soulagement.

— Je me liquéfie, comme disait la chandelle quand... mais chut, pas un mot de plus sur ce sujet. Debout Kinch, pain, beurre, miel. Haines, arrivez. La pitance est prête. Bénissez-nous, Seigneur, et vos dons que voici. Où est le sucre ? Ah, putain, il n'y a pas de lait.

Stephen alla quérir dans le bahut la miche, le pot de miel et le beurrier. Buck Mulligan s'attabla, subitement en rogne.

En voilà un boxon. Je lui avais dit de venir après huit heures.

— Nous pouvons nous en passer, dit Stephen. Il y a un citron dans le bahut.

— Merde pour vous et vos façons de Paris. Je veux du lait de Sandycove.

Haines quitta le seuil, et tranquillement :

— Voici la femme avec le lait.

— Les bénédictions du Seigneur soient sur vous, s'écria Buck Mulligan en bondissant de sa chaise. Asseyez-vous. Versez le thé par ici. Dans le sac le sucre. J'en ai assez de me battre avec ces sacrés œufs. Il trancha dans le plat à tort et à travers, et flanqua une portion dans chacune des trois assiettes, en récitant :

— *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.*

Haines s'assit pour verser le thé.

— Je vous donne deux morceaux à chacun, fit-il. Dites donc, Mulligan, il est plutôt fort de thé, celui que vous faites.

Buck Mulligan qui taillait de minces tranches à la miche, répondit en prenant une voix de vieille enjôleuse :

— Quand je faye du thé, je faye du thé, comme disait la mère Grogan. Et quand je faye de l'eau, je faye de l'eau.

— Tonnerre, c'est du thé, déclara Haines.

Et Buck Mulligan toujours coupant et bêtifiant :

— *C'est comme ça, M'ame Cahil*, qu'elle dit. *Pâbleu, M'ame*, dit Mme Cahil, *le Seigneur vous accorde de ne pas faire les deux dans le même pot.*

Il allongea vers chacun de ses camarades de table une mince tartine fichée au bout de son couteau.

— Voilà, dit-il l'air convaincu, des types pour votre bouquin, Haines. Cinq lignes de texte, dix pages de notes sur Dundrum, ses aborigènes et ses divinités pisciformes. Des presses des Parques, en l'année du grand vent.

Puis tourné vers Stephen, haussant les sourcils, et avec les intonations de la plus manifeste curiosité :

— Pouvez-vous vous souvenir, cher confrère, si la théière pot-de-chambre de la mère Grogan est mentionnée dans le Mabinogion ou dans les Upanishads?

— J'en doute, fit Stephen impassible.

— Vraiment? s'exclama Buck Mulligan de même. Vos raisons, je vous prie?

— Je m'imagine, dit Stephen tout en mangeant, que ce n'est ni dans, ni hors le Mabinogion. On peut se représenter la mère Grogan comme sortant de la même souche que Mary-Ann.

Buck Mulligan jubilait.

— Charmant ! Et sa voix se fit sucrée jusqu'à l'afféterie tandis qu'il découvrait ses dents blanches et clignait de l'œil d'un air farce. Ainsi c'est votre opinion? Tout à fait charmant.

Et prenant soudain une expression ténébreuse, en même temps qu'il recommençait de tailler vigoureusement à la miche, il attaqua d'une voix râpeuse et rauque :

— *Pour Mary-Ann la vieille peau
Ça ne lui fait ni froid ni chaud
Quand ses cotillons elle trousse...*

S'empiffrant de friture, il chiqua, il vrombit.

Une forme intercepta la lumière du seuil.

— Le lait, Monsieur.

— Entrez, M'ame, dit Mulligan ; Kinch, attrapez le pot.

Une vieille s'avança et se tint immobile aux côtés de Stephen.

— Voilà une belle matinée, Monsieur. Grâce à Dieu.

— A qui? fit Mulligan, lui jetant un coup d'œil. Ah, pour sûr.

Allongeant le bras en arrière jusqu'au bahut, Stephen atteignit le pot au lait.

— Les insulaires, dit Mulligan à Haines en manière d'information, parlent à tout bout de champ du collecteur de prépuces.

— Combien, Monsieur? demanda la vieille.

— Un quart, répondit Stephen.

Il la regarda remplir la mesure d'abord et puis le pot d'un lait riche, immaculé, non le sien. Vieux tétons rabougris. Elle versa derechef une pleine mesure, plus un chiquet. Antique et mystérieuse, elle venait d'un monde à son aurore, peut-être une messagère. Elle vantait la bonté du lait tout en versant. Dès le petit jour à croupetons sous sa vache patiente, dans la plantureuse pâture, sorcière sur son vénéneux champignon, ses doigts ridés, rapides, pressant le pis pissant. Le meuglement familial dont elles l'accueillaient, ces ruminantes toutes satinées de rosée. Perle des pâturages et pauvre vieille femme, ainsi l'avait-on surnommée au temps jadis. Une mère-grand toujours en chemin, humble forme d'une immortelle au service de son conquérant et de son insoucieux séducteur, leur concubine à tous deux, une messagère du mystérieux matin. Servir ou accuser, il n'eût pas su le dire ; mais dédaignait de solliciter ses bonnes grâces.

— Excellent en effet, M'ame, dit Buck Mulligan qui versait le lait dans les tasses.

— Goûtez-y, Monsieur, dit-elle.

Il s'exécuta.

— Si seulement nous pouvions nous sustenter d'une aussi saine façon, lui dit-il en élevant la voix, nous n'aurions pas un pays plein de dents gâtées et d'intestins purulents. Nous vivons dans un spongieux marécage, nous mangeons de pauvres nourri-

tures, et nos rues sont pavées de poussière, de crottin et de crachats de tuberculeux.

— C'est-y que vous étudiez la médecine, Monsieur? interrogea la vieille.

— Tout juste, M'ame.

Stephen écoutait dans un silence méprisant. Elle incline sa vieille tête devant celui qui parle haut, son rebouteux, son médi-castre : elle m'ignore. Aussi devant celui qui la confesse, qui, pour le tombeau, oint tout son être sauf ses flancs impurs, car elle est faite de l'homme, et non à l'image de Dieu, cette complice du serpent. Et encore à cette voix forte qui la réduit au silence, les yeux clignotants et ébahis.

— Comprenez-vous? demanda Stephen.

— Est-ce français que vous parlez, Monsieur? dit la vieille à Haines.

Haines lui refit de confiance un plus long discours.

— C'est de l'irlandais, intervint Buck Mulligan. On ne parle pas le gaélique chez vous?

— Je pensais bien par le son que ça pouvait être de l'irlandais. Etes-vous de l'Ouest, Monsieur?

— Je suis Anglais, déclara Haines.

— Il est Anglais, dit Buck Mulligan, et trouve que nous devrions parler l'irlandais en Irlande.

— Bien sûr qu'il le faudrait, répliqua la vieille, et j'ai grand' honte à ne pas le savoir. Les gens qui savent disent que c'est une fameuse langue.

— Fameuse n'est pas le mot, émit Buck Mulligan. Une pure merveille. Donnez-nous encore du thé, Kinch. En voulez-vous une tasse, M'ame?

— Non merci, Monsieur, répondit la vieille, faisant glisser l'anse de son pot à lait sur son avant-bras, et prête à partir.

Alors Haines :

— Avez-vous la note? Ne vaut-il pas mieux la payer, Mulligan?

Stephen remplissait les trois tasses.

La note, Monsieur, fit-elle s'immobilisant. Ben ça fait sept matins une pinte à deux pence sept fois deux un shilling deux pence et ces trois matins un quart à quatre pence c'est trois quarts pour un shilling plus un shilling et deux pence ça fait deux et deux Monsieur.

Buck Mulligan soupira, et après s'être calé les joues avec un croûton généreusement beurré sur les deux faces, étira ses jambes pour mieux explorer les poches de son pantalon.

— Allez-y, et avec le sourire, dit Haines, amène.

Stephen versa une troisième tasse, la valeur d'une cuiller de thé colorant à peine le lait magnifique. Buck Mulligan ramena au jour un florin qu'il fit pivoter entre ses doigts en criant :

— Un miracle !

Et le faisant voyager le long de la table vers la vieille :

— Ne me demandez rien de plus, ma douce. Tout ce que j'ai pu je vous l'ai donné.

Stephen mit la pièce dans la main hésitante.

— Nous vous redevrons deux pence, dit-il.

— Ça ne presse pas, Monsieur, fit-elle en empochant. Ça ne presse pas. Bonjour, Monsieur.

Elle ébaucha une révérence et s'en fut suivie des plus tendres accents de Buck Mulligan :

— *Cœur de mon cœur, eussé-je davantage,
Que davantage à vos pieds serait mis.*

Et s'adressant à Stephen :

— Dedalus, c'est un fait, je suis ratissé. Cavalez jusqu'à votre bordel d'école et rapportez-nous de la galette. Aujourd'hui les bardes doivent boire et bâfrer. En ce jour l'Irlande compte que chacun fera son devoir.

.....

Que voyait Bloom dans l'âtre ?

A droite, sur le rebord du foyer (le plus petit) une casserole d'émail bleu ; à gauche (sur le plus grand) une bouillotte de fer noirci.

Que fit Bloom dans l'âtre ?

Il transféra la casserole sur le rebord gauche du foyer, et se relevant, il porta la bouillotte de fer jusqu'à l'évier aux fins de faire couler l'eau en établissant le courant par l'ouverture de la chantepleure.

L'eau vint-elle ?

Oui. Du réservoir de Roundwood, comté de Wicklow, d'une capacité cubique de 2.400 millions de gallons, passant par l'aqueduc souterrain et filtre principal à simple et double conduites construit d'après un plan initial au prix de 5 livres sterling le mètre linéaire, traversant la Dargle, Rathdown, Glen of the Downs, et Callowhill jusqu'au réservoir de 26 acres de Stillorgan,

couvrant une distance de 22 milles légaux, et de là, par un système de réservoirs de secours et une pente de 250 pieds, atteignant la ville en bordure, à Eustace Bridge, upper Leeson street, — et étant donné que par une sécheresse estivale prolongée, et la distribution quotidienne de 12 millions $1/2$ de gallons, l'eau est tombée au-dessous du niveau inférieur des vannes, pour cette raison, l'inspecteur du district et ingénieur des eaux, Mr. Spencer Harty, C. E., suivant les instructions du Comité du Service des Eaux, a fait défense d'user de l'eau municipale pour d'autres emplois que la consommation (envisageant la nécessité d'avoir recours à l'eau non potable du Grand canal et du canal Royal, comme en 1893) et spécialement au personnel du South Dublin Hospice, qui nonobstant la ration de 15 gallons par jour et par hospitalisé, fournie dans une mesure de 6 pouces, a été convaincu d'un gaspillage de 20.000 gallons par nuit, enregistré au compteur, et constaté par le représentant légal de l'administration, Me Ignatius Rice, avoué, le dit personnel ayant agi en l'occasion au détriment des autres groupes de citoyens soumis aux impôts, solvables et sains.

Qu'est-ce que Bloom, amant de l'eau, puiseur d'eau, porteur d'eau, retournant à l'âtre, admire en l'eau?

Son universalité ; son égalité démocratique et sa nature à soi-même fidèle qui la fait rechercher son propre niveau ; sa vastité océanique sur la carte de Mercator ; sa profondeur insondée dans la fosse de Sundam, océan Pacifique, excédant 8.000 brasses ; le mouvement perpétuel de ses vagues, de ses molécules de surface visitant à l'envi les coins et les recoins des rivages ; l'indépendance des unités moléculaires ; la variabilité des états de la mer ; sa calme hydrostatique en temps de bonace ; sa dilatation

hydrokinétique en morte-eau et dans les grandes marées ; son affaissement après ses fureurs ; sa stérilité sous la calotte de glace circumpolaire, arctique et antarctique ; sa signification climatérique et commerciale ; sa prépondérance sur la terre ferme du globe, 3 à 1 ; son hégémonie indiscutable étendue en lieues carrées sur toute la région au sud du tropique sous-équatorial du Capricorne ; la stabilité millénaire de sa fosse primitive ; son lit jaune aux-ors-assombris ; sa capacité à dissoudre et tenir en suspension toutes les substances solubles y compris des millions de tonnes des plus précieux métaux ; ses lentes érosions de péninsules et de promontoires enclins à s'abaisser ; ses alluvions ; son poids, son volume, sa densité ; sa sérénité dans les lagunes et les petits lacs d'altitude ; la gradation de ses coloris selon les zones torride, tempérée, froide ; son système vasculaire de ramifications continentales, cours d'eau traversant les lacs, fleuves grossis de leurs tributaires dans leur voie vers l'océan, courants transocéaniques ; gulfstream, au trajet nord et sud équatorial ; sa violence dans les séismes, typhons, puits artésiens, éruptions, torrents, tourbillons, crues, trombes, lames de fond, lignes de partage des eaux, geysers, cataractes, gouffres, maëltroms, inondations, déluges, pluies diluviennes ; son immense courbe non horizontale autour du monde ; le mystère de ses sources, son humidité latente, décelée par la rādomancie ou les instruments hygrométriques, et illustrée par l'exemple du trou dans le mur d'Ashton gate, saturation de l'air ; distillation de la rosée ; la simplicité de sa composition, deux parties constituantes d'hydrogène pour une d'oxygène ; ses vertus curatives ; la légèreté spécifique des eaux de la Mer Morte ; son infiltration persévérante qui forme les rus, creuse les ravines, force les barrages insuffisants, se glisse à bord par les moindres fentes ; ses propriétés pour nettoyer, étancher

la soif, éteindre le feu, nourrir la végétation ; son infailibilité de paradigme et parangon ; ses métamorphoses en vapeur, brume, nuage, pluie, grésil, neige, grêle ; sa force dans les canalisations ; la multiplicité de ses figures dans les lacs, baies, golfes, criques, passes et lagunes, attolls et archipels, détroits et fjords, estuaires et bras de mer ; sa dureté dans les glaciers, icebergs et glaces flottantes ; sa docilité au travail dans les machines hydrauliques, roues de moulins, turbines, dynamos, usines d'énergie électrique, blanchisseries, tanneries, batteries textiles ; son utilité dans les canaux, rivières navigables, cales sèches et bassins à flot ; sa force motrice obtenue par l'utilisation des marées ou des cours d'eau tombant de niveau en niveau ; sa faune et sa flore sous-marine (anacoustique, photophobe) véritables tenants du globe par le nombre sinon l'importance ; son ubiquité, puisqu'elle constitue encore 90 0/0 du corps humain ; la nocivité de ses effluves dans les marais, les marécages pestilentiels, les eaux à végétation croupissante, les mares stagnantes sous la lune au déclin.

.

Quel rapport existait entre leurs âges ?

16 ans avant, en l'an 1888, quand Bloom avait l'âge actuel de Stephen, celui-ci avait 6 ans. 16 ans après, en 1920, quand

Stephen aurait l'âge actuel de Bloom, celui-ci aurait 54 ans. En 1936, quand Bloom aurait 70 ans et Stephen 54, leur âge initialement dans le rapport de 16 à 0, serait comme 17 1/2 à 13 1/2, la proportion augmentant et la différence diminuant selon que de futures années arbitraires seraient ajoutées, car si la proportion qui existait en 1883 avait continué immuablement, en concevant que ce fût possible, jusqu'à l'actuel 1904 quand Stephen avait 22 ans, Bloom aurait 374 ans, et en 1920 quand Stephen aurait 38 ans, comme Bloom avait actuellement, Bloom aurait 646 ans, d'autre part en 1952, quand Stephen aurait atteint l'âge maximum postdiluvien de 70 ans, Bloom, ayant vécu 1.190 ans étant né en l'année 714, aurait dépassé de 221 ans l'âge maximum antédiluvien, celui de Mathusalem, 969 ans, tandis que, si Stephen continuait à vivre jusqu'à ce qu'il eût atteint cet âge en l'année 3072 après J.-C., Bloom aurait été obligé d'avoir vécu 83.300 ans, ayant été obligé d'être né en l'année 81.396 avant J.-C.

.

Avec quel succès avait-il essayé l'instruction directe ?

Elle ne suivait pas tout, une partie du tout, faisait attention avec intérêt, comprenait avec surprise, avec soin répétait, avec

plus grande difficulté se souvenait, oubliait avec facilité, avec hésitation se ressouvenait, re-répétait avec erreur.

Quel système s'était montré plus efficace ?
La suggestion indirecte entraînant l'intérêt personnel.

Exemple ?

Elle n'aimait pas parapluie par la pluie, il aimait femme avec parapluie, elle n'aimait pas chapeau neuf par la pluie, il aimait femme avec chapeau neuf, il acheta chapeau neuf par la pluie, elle prit parapluie avec chapeau neuf.

.

Quel spectacle les arrêta quand ils, l'hôte le premier, ensuite l'invité, émergèrent silencieusement, doublement obscurs, de l'ombre par un passage de derrière dans la pénombre du jardin ?

L'arbresciel d'étoiles lourd d'humides fruits bleunuit.

.

Quelles affinités trouva-t-il entre la lune et la femme ?

Son antiquité qui a précédé la succession des générations telluriennes et leur a survécu : sa prédominance nocturne : sa dépendance de satellite : sa réflexion lumineuse : sa constance durant toutes ses phases, se levant et se couchant aux temps fixés, grandissante et déclinante : l'invariabilité obligée de son aspect : sa réponse indéterminée aux questions non affirmatives : sa puissance sur le flux et le reflux : son pouvoir de rendre amoureux, de mortifier, de revêtir de beauté, de rendre fou, de pousser au mal et d'y aider : la calme impénétrabilité de son visage : l'horreur de son solitaire, dominateur, implacable, resplendissant voisinage : ses présages de tempête et de bonace : l'excitation de sa lumière, son mouvement et sa présence : l'avertissement de ses cratères, ses mers pétrées, son silence : sa splendeur, visible : son attirance, invisible.

.

Comment prirent-ils congé l'un de l'autre en se séparant ?

Ils se tenaient perpendiculaires à la même porte et aux différents côtés de sa base, les lignes de leurs bras valédicteurs se rencontrant en n'importe quel point et formant n'importe quel angle inférieur à la somme de deux angles droits.

Les actes de Bloom ?

Il déposa les pièces de vêtement sur une chaise, enleva ses dernières pièces de vêtement, prit sous le traversin au chevet une longue chemise de nuit blanche pliée, inséra sa tête et ses bras dans les ouvertures *ad hoc* de la chemise de nuit, transporta un oreiller de la tête au pied du lit, prépara protocolairement le linge du lit et entra dans le lit.

Comment ?

Avec circonspection, comme toujours quand il entrait dans une habitation (la sienne ou pas la sienne) : avec sollicitude, les ressorts serpentspirales du sommier étant vieux, les disques de cuivre et les pendants rayons reptiliformes desserrés et tremblants à force d'efforts et contre-efforts : avec prudence, comme pour entrer dans un repaire ou dans un guet-apens de luxure et de couleuvres : légèrement, pour déranger le moins possible : avec respect, le lit de conception et de naissance, de consommation de mariage et de rupture de mariage, de sommeil et de mort.

.....

Qu'est-ce qui bougeait visiblement au-dessus des pensées invisibles de l'écouteuse et du narrateur ?

Le reflet en haut d'une lampe et d'un abat-jour, une série inconstante de cercles concentriques de gradations changeantes de lumière et d'ombre.

Dans quel sens étaient couchés écouteuse et narrateur ?

Écouteuse : S.-E. par E. : Narrateur N.-O. par O. : à la 53^e parallèle de latitude, N. et 6^e méridien de longitude, O. : à un angle de 45° à l'équateur terrestre.

Dans quel état de repos ou de mouvement ?

Au repos relativement à eux-mêmes et l'un à l'autre. En mouvement chacun étant porté vers l'ouest, en avant et en arrière respectivement, par le mouvement propre et perpétuel de la terre à travers les chemins toujours changeants de l'espace qui ne change jamais.

Dans quelle posture ?

Écouteuse : étendue semi-latéralement, gauche, la main

gauche sous la tête, la jambe droite allongée en ligne droite et reposant sur la jambe gauche, fléchie, dans l'attitude de Gea-Tellus, comblée, couchante, grosse de semence. Narrateur : étendu latéralement, gauche, avec les jambes droite et gauche fléchies, l'index et le pouce de la main droite reposant sur l'arête du nez, dans l'attitude représentée sur une photographie instantanée faite par Percy Apjohn, l'homme-enfant las, l'enfant-homme dans les limbes.

Limbes, las ?

Il repose. Il a voyagé.

Avec ?

Sinbad le Marin et Tinbad le Tarin et Jinbad le Jarin et Whinbad le Wharin et Ninbad le Narin et Finbad le Farin et Binbad le Barin et Pinbad le Parin et Minbad le Malin et Hinbad le Harin et Rinbad le Rarin et Dinbad le Karin et Vinbad le Quarin et Linbad le Yarin et Xinbad le Phtharin.

Quand ?

Vers le lit sombre il y avait un œuf rond carré de roc, d'alque de Sinbad le Marin dans la nuit du lit de tous les alques des rocs de Sombrenbad le Jourclairdairin.

Où ?

...le quart quelle heure pas de ce monde j' imagine qu'ils se levent en ce moment en Chine peignent leurs queues pour la journee bon bientot nous entendrons les sœurs sonner l'angelus elles n'ont personne qui vienne deranger le sommeil excepte un pretre ou deux pour son office de nuit le reveil des gens da cote avec son cri de coq qui se fait eclater la tete voyons si je pourrai me rendormir 1 2 3 4 5 quescequecest que cette espece de fleur qu'ils ont invente comme les etoiles le papier de tenture de Lombard street etait plus joli le tablier qu'il m'a donne etait un peu comme ça seulement je l'ai seulement porte deux fois je ferais bien de baisser cette lampe et essayer encore pour que je puisse me lever de bonne heure j'irai chez Lambes labas pres de Findlaters et je nous ferai envoyer quelques fleurs pour mettre dans la maison au cas ou il lemmenerait demain je veux dire aujourd'hui non non le vendredi est un mauvais jour je veux arranger la maison la

poussiere y pousse je crois pendant que je dors et puis nous pourrions faire de la musique et fumer des cigarettes je peux l'accompagner d'abord il faut que je nettoie les touches du piano avec du lait qu'esce que je porterai porterai-je une rose blanche ou ces gateaux de chez Liptons j'aime l'odeur d'une belle et grande boutique a 15 sous la livre ou les autres avec des cerises dedans et le sucre rose a 22 sous les deux livres naturellement une jolie plante pour le milieu de la table je trouverai ça meilleur marche chez voyons ou estce je les ai vus il ny a pas longtemps j'aime les fleurs j'aimerai que toute la maison nage dans les roses Dieu du ciel il ny a rien comme la nature les montagnes desertes et puis la mer et les vagues qui se lancent et puis la belle campagne avec des champs d'avoine et de froment et toute espece de choses et tout le beau bétail qui marche ça vous fait du bien au cœur de voir des fleuves et des lacs et des fleurs toutes sortes de formes d'odeurs et de couleurs sortant meme des creux des primeveres et des violettes cest la nature quant a ceux qui disent qu'il ny a pas de Dieu je ne donnerai pas ça de toute leur science pourquoi ne se mettent-ils pas a creer quelque chose je le lui ai souvent demande les athees ou ce qu'il leur plait de s'appeler qu'ils commencent par aller se faire enlever leur crasse et puis ensuite ils demandent le pretre a grand cri quand ils meurent et pourquoi pourquoi parce qu'ils ont peur de l'enfer a cause de leur mauvaise conscience ah oui je les connais bien qui a ete la premiere personne dans l'univers avant qu'il ny ait personne qui a tout fait qui ah cela ils ne savent pas ni moi non plus et voila ils pourraient aussi bien essayer d'empêcher le soleil de se lever demain matin le soleil brille pour vous dit-il le jour ou nous etions couchés dans les rhododendrons a la pointe de Howth dans son complet de tweed gris et avec son chapeau de paille le jour ou je l'ai emene

a se declarer oui dabord je lui ai donne le morceau de gâteau aux amants que j'avais mordu cetait une annee bissextile comme maintenant oui il y a seizeans mon Dieu apres ce long baiser j'avais presque perdu le souffle oui il dit que jetais une fleur de la montagne oui alors nous sommes des fleurs tout le corps dune femme oui pour une fois il a dit vrai et le soleil brille pour vous aujourd'hui oui cest pour ça quil ma plu parce que j'ai vu quil comprenait ou sentait ce quest une femme et j'ai compris que je pourrais toujours le mener et je lui ai donne tout le plaisir que j'ai pu pour lamener a me demander de lui dire oui et je ne voulais pas repondre dabord je regardais seulement vers la mer et vers le ciel je pensais a tant de choses quil ne savait pas sur Mulvey et M. Stanhope et Hester et papa et le vieux capitaine Groves et les marins qui jouaient a chat-perche et saute-mouton et laver la vaisselle comme ils disaient sur la jetee et la sentinelle devant la maison du gouverneur avec la chose autour de son casque blanc pauvre diable a moitie grille et les Espagnoles qui riaient avec leurs chales et avec leurs hauts peignes et les encheres le matin les Grecs les Juifs et les Arabes et le diable sait qui encore de tous les coins de leurope et Duke Street et le marche a la volaille tout caquant devant Larby Sharons et les pauvres anes qui trebuchaient a moitie endormis et ces gaillards vagues en manteaux qui dormaient dans lombre sur les marches et les grandes roues de chars de taureaux et le vieux chateau qui a des milliers dannees oui et ces beaux Arabes tout en blanc et en turban comme des rois qui vous prient dasseyez vous place dans leur petit bout de choppe et Ronda avec les vieilles fenetres des posadas les yeux brillants cachee derriere la persienne pour que son amoureux embrasse le barreau et les marchands de vins a moitie ouverts la nuit et les castagnettes et la nuit ou nous avons manque le bateau a Alge-

siras le veilleur qui marchait sereinement avec sa lanterne et oh leffrayant torrent dans la profondeur oh et la mer la mer cra-moisie quelquefois comme du feu et les glorieux couchants et les figuiers dans les jardins dAlameda oui et toutes les droles de petites rues et les maisons roses et bleues et jaunes et les jardins de roses et les jasmins et les geraniums et les cactus et Gibraltar quand jetais jeune fille ou jetais une fleur de la montagne oui quand je mettais la rose dans mes cheveux comme le faisaient les Andalouses ou faut-il en mettre une rouge oui et comme il ma embrassee sous le mur mauresque et que jai pense bon autant lui quun autre et alors je lui ai demande avec mes yeux de demander encore oui et alors il ma demande si je voulais oui dire oui ma fleur de la montagne et dabord jai mis mes bras autour de lui et je lai penche vers moi pour quil puisse sentir mes seins tout parfumes oui et son cœur battait comme un fou et oui je dis oui je veux bien Oui.

JAMES JOYCE

(Traduction de MM. VALÉRY LARBAUD et AUGUSTE MOREL.)

